

HOBO



mind tribune

DISQUES, FILMS, LIVRES, COMICS & COUNTRY



Le dentifrice HOB0 :
croquez la vie à pleines dents !

—J'ai étudié la philosophie, ce qui est censé fournir les réponses à toutes les grandes questions. Eh bien, néant. Même pas la queue d'une. Ce que l'on apprend finalement, c'est qu'il n'existe pas de réponse.

Il me regarda, comme un homme qui se refuse à croire que la conscience d'avoir été l'objet d'une vaste tricherie est près de se faire jour en lui.

— Alors à quoi bon tout ça ? dit-il

— Toute sa valeur est censée tenir dans la découverte que l'on fait de cette réalité.

Anthony Burgess Ferrailles à vendre

Hobo : vagabond, chemineau, pèlerin, gyrovague, pèlerin, routard, nomade, trimardeur, errant, voyageur, biscayen, hurlubier, forain, itinérant, baroudeur, merlifiche, zonard, marcheur, gouapeur, paria, arcandier, clochard, fugitif, évadé, intérimaire, saisonnier, migrant, ambulancier, heimatlos, fugueur, aventurier, explorateur, mendiant, galvaudeux, piéton, bohémien, itinérant, instable.

Je lis dans « L'Echappée belle » de Nicolas Bouvier qu'à la fin du XVIIe siècle un médecin alsacien forge le mot « Nostalgie » — *nostos* = retour, *algia* = douleur — pour décrire l'état d'esprit de pauvres soldats, engagés par obligation de survivre plus que par volonté de se battre, exilés loin de leur terre natale et souffrant du « mal du pays ».

Charles Bukowski écrivait — je cite de mémoire — qu'il était sorti du ventre d'une femme et cherchait maintenant par tous les moyens à faire le chemin inverse. Un médecin disait à ses dépressifs : « ce n'est pas parce que vous vous couchez en position foetale au milieu du trottoir qu'une femme va passer, compatir, et vous mettre dans son utérus ».

J'écrivais dans le précédent édito : HoBo est la contraction de « Homeward Bound » signifiant à peu près « le chemin du retour ». Chemin, retour, nostalgie, douleur d'être au monde. C'est la problématique. Retourner en enfance, du moins sur les lieux de l'enfance, au pays, « at home », c'est la solution — temporaire, instable, précaire — que j'adopte aujourd'hui.

Foin de ces sempiternels amphigouris existentiels, HOB0 s'était donné comme tâche de causer culture underground, références oubliées et, éventuellement, distraire, divertir, amuser.

Fichtre. Que de bêtes contraintes nous nous étions mises à l'encolure. Débarrassé de la laisse, ce numéro s'est écrit tout seul. Ce n'était pas prévu.

Ce numéro est imprévu, imprévisible, j'en suis le premier surpris. Compilation de textes écrits (presque) d'un jet et parus (ou tout comme) sur « hobo mind tribune », quelque part sur la toile.

Bonne lecture donc, si vous consentez à le lire ; ou bon quoi-que-ce-soit dans le cas contraire. Je ne souhaite que du bon.

Cosmo



Recommandations :

écouter des sons, lire des mots, regarder des images, sentir des senteurs, toucher aux choses, stimuler les méninges, reposer les méninges, marcher, dormir, rêver.

Contact HOB0 :

- e-mail : hobomindtribune@gmail.com
- site : <http://hobo.lesdigales.org>

HOB0 #4– décembre 2014

Contributions à ce numéro :
moi et mon ombre



LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

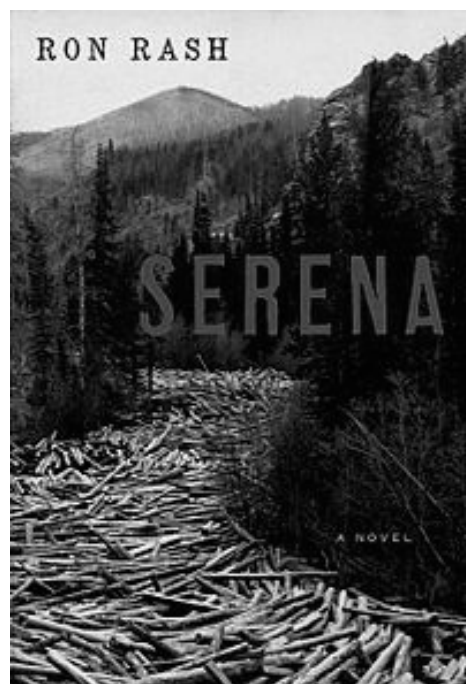
#7

Ron Rash a eu l'idée d'écrire son roman «Serena» en remarquant une table. Quelque part dans un lieu de villégiature de Caroline du Nord, il y avait une table en bois, de dimensions respectables, c'est-à-dire une grande table. Ron Rash a alors imaginé l'arbre séculaire à partir duquel la fabrication de cette table a été possible, les arbres qui poussaient à côté, la forêt qu'ils constituaient, puis le désert qu'il a bien fallu faire affleurer à la surface de la terre pour que ces arbres servent à fabriquer divers objets d'usage courant : des tables, des livres.

L'adaptation cinématographique de «Serena», maintes fois repoussée, sortira finalement fin 2014 et s'annonce déjà comme un ratage monumental. D'éminents scientifiques se sont penchés sur la question : leur rapport est vierge de conclusion. Un jury de notoriétés a délibéré afin de trancher les responsabilités, désigner les coupables et les fautifs : ils se sont endormis au deuxième tour de table. Le comité international d'études séquentielles des films ratés a analysé le métrage plan par plan afin d'isoler les éléments infectieux et les particules virales : le comité est aujourd'hui dissous. Le film ne fonctionne pas, la mayonnaise ne prend pas. Tout le monde y a mis du sien mais force est de constater qu'un livre hautement «visuel» ne fait pas forcément un bon film. J'avais pourtant envie d'y croire. Susanne Bier, que je tiens en grande estime pour «Winter's Bone» («Un hiver de glace») était à la réalisation. En vertu du principe qu'une bonne recette réussira derechef à condition de réunir les mêmes ingrédients, elle a naturellement convoqué Jennifer Lawrence (parfaite dans « Winter's Bone ») pour le rôle titre. Laquelle a suggéré Bradley Cooper (avec qui elle s'entend à merveille) pour être son partenaire de réplique. Le copinage n'est pas illégal, jusque-là, rien de scandaleux. Le tournage s'est effectué en Europe de l'est (comme «Cold Mountain»), où les paysages naturels ont le chic pour rappeler les montagnes des Appalaches. La seule crainte, à ce stade de la production, aurait pu être une course à l'Oscar excessivement zélée de la part de Jennifer Lawrence. Car Serena Pemberton, le personnage, est du métal dont on fait les petites statuettes. Pensez donc : une jeune femme en pantalon dans l'Amérique

pouilleuse des années 30, résolue, volontaire, entreprenante, prédatrice et félonne. Une forte personnalité. Le risque étant évidemment de passer le personnage à la moulinette de la love-story hollywoodienne, ne garder que l'aspect jeune femme dynamique, et édulcorer son versant noir et maléfique. On s'inquiète parfois d'un rien. Alors, on attend de voir. Mais on attend longtemps. Le film terminé depuis plus de deux ans, aucune sortie n'était programmée. L'explication est simple. Dans les marchés du film, aucun acheteur ne s'est bousculé et c'est en vertu d'un accord antérieur qu'un distributeur s'est vu dans l'obligation de le sortir en salles, dans un souci de promotion que l'on devine petit et un désir d'expédier la tâche contrainte, vite fait, mal fait, que l'on devine grand. Et nous, pauvre public suivant de loin ces lentes évolutions, il a bien fallu nous rendre à l'évidence et nous ranger aux avis de ceux qui ont pu voir le produit fini, lesquels avis semblent unanimes : le film est mauvais. Avec la meilleure volonté du monde, certains critiques ont cherché à trouver des qualités au film. Ils cherchent encore.

Espérons seulement que cela ne contribuera pas à détourner d'éventuels lecteurs de Ron Rash, et plus particulièrement de «Serena», son meilleur livre à ce jour.



« Lorsque Pemberton regagna les montagnes de Caroline du Nord, après trois mois à Boston où il était parti régler la succession paternelle, parmi les personnes qui attendaient son train, sur le quai de la gare, se trouvait une jeune femme enceinte de ses œuvres. Elle avait auprès d'elle son père qui, sous sa redingote défraîchie, était armé d'un couteau de chasse affûté le matin même avec beaucoup de soin, de façon à pouvoir l'enfoncer aussi loin que possible dans le cœur de l'arrivant ».

Dès l'incipit, on est renseigné sur deux points : des choses ont été faites, d'autres vont se faire; et on est presque convaincu qu'elles se dérouleront de façon violente.

Le projet de George et Serena Pemberton, fraîchement mariés, est de reprendre les rênes de l'exploitation forestière familiale, de déboiser le maximum d'unités en un minimum de temps, de vendre en dégageant la plus grande marge financière, d'éliminer les obstacles qui pourraient se mettre en travers de leur chemin et, une fois cela accompli, aller voir ailleurs, au Brésil par exemple (où se déroule l'épilogue du livre), là où les forêts sont plus vastes et les marges financières plus grandes. Ce ne sont pas des tendres. Serena Pemberton s'affirme d'emblée comme une femme à poigne, ayant de l'emprise sur les hommes, respectée et crainte de ceux-ci.

A chaque problème, elle trouve une solution. Radicale. Les ouvriers, régulièrement mordus par des serpents lovés au milieu des empilements de rondins, y regardent maintenant à deux fois avant de manipuler les pièces : ça ralentit les travaux. Serena Pemberton prend les choses en main, les serpents sont éradiqués. Plus tard, les baraquements des ouvriers sont infestés par les rats dont la population a brusquement augmenté, en l'absence de reptiles pour réguler leur prolifération. Des animaux, il y en a plein dans «Serena» : un ours, des chiens, des serpents, des rats, un aigle, un dragon (de Komodo) et une "panthère". Puma ou lion des montagnes, on n'en sait pas plus, on ne la verra pas; cette présence invisible contribuant à lui conférer le statut de créature mythique ou surnaturelle.

Surnaturelle aussi Serena Pemberton, dont il n'existe qu'une seule photo sur laquelle, comme par hasard, son visage est indistinct. L'auteur avance la scientifique hypothèse d'un brouillage consécutif à l'empressement du photographe ou à un mouvement brusque du modèle, mais le lecteur n'est pas dupe (il

est généralement moins dupe qu'on le pense, le lecteur), il a vu Dracula ou entendu parler du Bal des Vampires, il fait des recoupements.

Bien que Ron Rash affirme avoir donné à son histoire la forme d'un drame élisabéthain (référence évidente à Lady MacBeth, la salope ambitieuse et homicide), c'est aussi à un élément théâtral plus ancien qu'il redonne vie (et quelle vie!) : le chœur de la tragédie grecque.

Un chœur composé d'ouvriers disparates, faisant ce qu'un chœur est censé faire : commenter; faisant vivre et mourir les personnages, même secondaires, ceux auxquels n'est dévolu aucune ligne de dialogue mais qui, par cette évocation subtile prennent vie. La tentation est grande d'établir un lien entre ces commentaires et ceux des internautes (s'ils n'étaient ne serait-ce que moitié moins stimulants, je passerais plus de temps le nez devant un écran que le nez dans un bouquin). Car «Serena» est aussi un roman social, où au milieu de la description du capitalisme sauvage et des désastres écologiques, se fait entendre une toute petite voix ténue et têtue, celle du peuple.

Vers la fin du roman, les ouvriers forestiers constatent le trou béant dans les montagnes autrefois boisées et l'un d'eux – un prédicateur fondamentaliste un peu fou qui, à la suite d'un évènement imprévisible et burlesque (la rencontre inopinée entre un serpent tombé du ciel et sa propre tête, elle-même juchée au moment de l'impact à une hauteur aléatoire entre le ciel et la terre, à 1 mètre 75, mettons), a basculé dans une autre sorte de folie plus sourde, plus silencieuse – , formule l'impression que la contemplation de ce désert lui fait : « *Moi, je crois que la fin du monde, elle sera comme ça* ». L'auteur concluant sobrement : « *Et aucun des autres n'exprima son désaccord* ».

«Serena» de Ron Rash (2008)

Edition française : Le Masque. Disponible en Livre de Poche.

* * *

«Attrape-Flèche, Mississippi» (Rivages & Payot, 1993) est le seul livre de Lewis Nordan traduit en français. C'est regrettable.

Le style de Lewis Nordan est habituellement décrit comme du Faulkner secoué au burlesque. On hésite à être plus précis. On dit aussi Faulkner mâtiné de

Groucho Marx, Faulkner mâtiné de Robert Benchley, Faulkner mâtiné de Tex Avery.
 Pour Faulkner, on est sûr, à cause de l'analogie évidente entre le comté imaginaire de Yoknapatawpha, Mississippi et la petite ville de Arrow Catcher, Mississippi (où se déroule l'action des livres de Nordan, les mêmes personnages réapparaissant d'un livre à l'autre). Pour le burlesque, le critique a dû faire preuve d'audace et se démarquer (car Faulkner aussi est burlesque, à sa façon ésotérique, il faut en général avoir traversé un Styx marécageux, s'être acquitté du droit de péage auprès du passeur et avoir soutenu une thèse de 3ème cycle pour s'apercevoir que : « mais dites donc là, en fin de compte, Bill, il se moquerait pas un tout petit peu des fois ? », certains affirment même qu'il se moque beaucoup – moi, je n'en sais rien, ayant été refoulé par le passeur et n'ayant jamais soutenu de thèse : Faulkner est pour moi totalement ésotérique et abscons). Le burlesque de Lewis Nordan est plus franc, plus populaire, plus accessible.

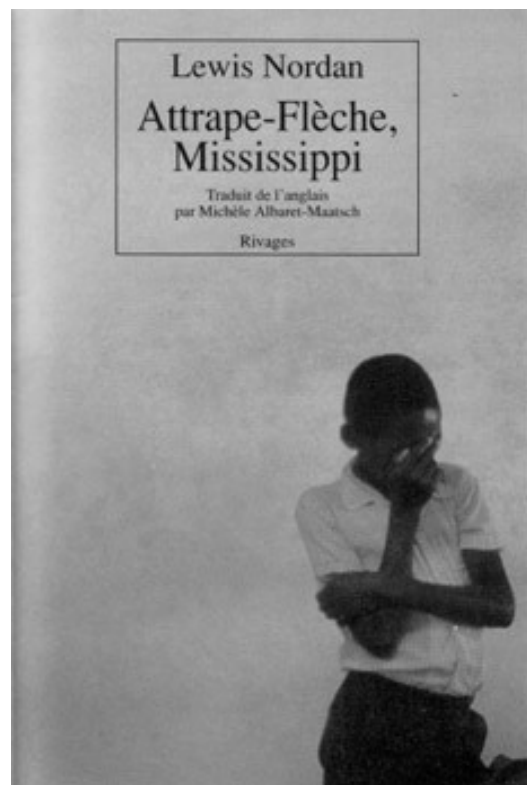
Le livre traduit en français est « Wolf whistle », quatrième tome de la saga se déroulant dans la petite bourgade de Arrow Catcher, Mississippi. Le livre s'inspire d'un fait divers réel : le meurtre, en 1955, d'Emmett Till, un jeune garçon noir, coupable d'avoir sifflé (à la façon du loup de Tex Avery) une femme blanche alors qu'elle entrait dans un magasin. Un citoyen blanc épris de justice est témoin de la scène. Il décide, sur sa propre initiative, d'apprendre les bonnes manières à ce petit nègre, lui passer l'envie de recommencer. Pour ça, il lui loge une balle dans la tête et le balance dans une retenue d'eau, lesté d'un ventilateur à égreneuse. Méthode grossière mais efficace sur le plan de la prévention de la récidive : Emmett Till ne sifflera plus une seule femme blanche à compter de cette date.

Lewis Nordan avait 16 ans en 1955. Il vivait non loin de là (j'ai même cru comprendre qu'il connaissait le meurtrier). Ce crime, on s'en doute, l'avait marqué.

L'assassinat d'Emmet Till fait grand bruit. Des journalistes arrivent en masse de New-York, Washington et Chicago pour suivre le procès du meurtrier et de son complice.

Ils sont dans le roman, ces journalistes. Débarquant dans le Mississippi, éberlués.

« Faulkner n'était qu'un reporter. Faulkner n'a fait que décrire ce qu'il voyait »



Une blague circule. Emmett Till avait volé le ventilateur à égreneuse et essayé de traverser la retenue d'eau à la nage avec.

C'est pas une très bonne blague, disent les journalistes.

Les autochtones se renfrognent. Bah.

Ça, c'est du côté des adultes.

Du côté des adolescents, la blague circule aussi, chacun la répète à son voisin et la blague fait beaucoup rire. C'est communicatif, le rire. Une scène se passe dans les vestiaires. On se bidonne. Un ado, pas le plus vif ni le plus intelligent, l'idiot du village même, à la limite de la débilité mentale, frappe tout d'un coup le mur du vestiaire, violemment.

« – Vous devriez tous avoir honte de vous, rire d'un garçon qu'a été tué. [...] C'est pas juste. – On a pas dit que c'était juste. Juste on blaguait. [...] – Moi aussi j'ai ri, j'ai pas pu m'en empêcher. [...] Euh [...] – J'espère que je vivrai suffisamment longtemps pour me pardonner ce rire. »

Plus loin : « On ne blaguait plus du tout ».

C'est sérieux, le rire. C'est difficile à décider, comme de choisir son papier peint. Un mauvais choix peut pourrir votre intérieur quotidien pendant très longtemps. Lewis Nordan (on peut supposer qu'il s'agissait de son rire aussi, celui du Lewis Nordan adolescent) « a été hanté par le meurtre d'Emmet Till pendant trente-huit ans ».

En France, il y a quelques mois, un procès agitait l'opinion médiatique. Un comique troupier s'entêtait à essayer de blaguer sur un certain nombre (estimé à six millions) de morts. Ça devenait problématique. Les journalistes ont tenté de lui faire comprendre que « c'était pas une très bonne blague » (voir plus haut) mais, loin de se renfrogner, le comique troupier s'est senti encouragé et a renchéri (car il connaissait les rouages du pouvoir, qui sont enchères et surenchères entre puissants – les vieilles scies « liberté d'expression » et « on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui » se sont naturellement invitées dans le débat pour mieux l'embrouiller). Le comique troupier s'est finalement fait interdire de faire rire, les parents s'inquiétant de l'influence nocive que pourrait avoir ce rire sur leurs enfants. D'aucuns ont trouvé cette interdiction excessive. Ce que j'en dis : trouvez-vous un bon idiot du village tapant suffisamment fort sur les murs du vestiaire, les rires indus cesseront immédiatement.

A leur procès, en 1955, les deux meurtriers d'Emmett Till ont été acquittés. Ça a choqué.

Les autorités ont alors commencé à promulguer des lois interdisant aux citoyens de trucidier, sur leur

seule initiative, de jeunes noirs ayant eu le tort de siffler une femme blanche (ce qui évitait également de se demander s'il était permis d'en rire ensuite). Ce n'était pas bête. Ça ne s'est pas fait en un jour, les mentalités étant ce qu'elles sont.

Sur un thème assez proche, je recommande également « Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur » de Harper Lee. Longtemps, j'en ai repoussé la lecture, m'attendant à une guimauve pétrie de bons sentiments – je suis moi-même enclin à la sentimentalité, j'essaie donc, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse, d'éviter d'y céder et ne pas aggraver mon cas; peut-être que j'ai tort – mais « Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur » est à des années lumières de toute sentimentalité, c'est juste un fichu bon bouquin. Tellement bon que, après une ou deux tentatives avortées, Harper Lee n'en a pas écrit d'autre. Elle était convaincue ne jamais pouvoir faire mieux. Remettons-nous en à son jugement.

«Attrape-Flèche, Mississippi» de Lewis Nordan, 1993.

«Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur» de Harper Lee, 1960.

La chanson la plus triste du monde

Townes Van Zandt est face à la caméra. Il nous présente son épouse, Cindy, et sa chienne, Darlene. Il a un chapeau de cow-boy sur la tête, un fusil dans la main gauche et une bouteille de whisky dans la main droite ; ou l'inverse. Ayant brusquement besoin d'aide et un souci de mobilité, il tend le fusil à sa femme et le chapeau à la chienne ; ou l'inverse. Il garde le whisky. Il fait le pitre.

La séquence se poursuit par une visite du «backyard». Townes montre du doigt un terrier de lapin, puis un deuxième, plus grand, pour un plus grand lapin ; et un troisième dont l'entrée est si grande que des planches sommairement assemblées, de la taille d'une porte, ont été placées là pour en obstruer l'entrée, façon couvercle ; appelons ça une trappe. Townes se penche pour soulever la trappe. L'ébriété le trahit, il perd l'équilibre et se retrouve sur les fesses, les jambes à moitié sous la trappe. La caméra est toujours fixée sur lui. Townes flaire l'opportunité de se donner davantage en spectacle. Il se laisse glisser petit à petit dans l'orifice en hurlant qu'on l'aide à se sortir de là, quelque chose lui a attrapé la jambe. Nous basculons



avec lui. Dans une version horrifique d'Alice, dans Creepshow, dans le «Sacré Graal» et son lapin tueur, dans un cartoon de Tex Avery. Dans un univers situé à des années lumière de ce que l'écoute de ses chansons, pour qui ne saurait rien de son interprète, révèle de son auteur. Cette séquence, fût-elle influencée par l'usage de stupéfiants, est en elle-même stupéfiante car Townes Van Zandt est connu comme l'auteur des chansons parmi les plus tristes jamais écrites.

La scène a été tournée dans la périphérie d'Austin, Texas. Nous sommes à l'automne 1975, peut-être même au début de l'hiver. Townes Van Zandt a déjà enregistré ses albums majeurs, le dernier, justement intitulé «The Late Great Townes Van Zandt», remonte à trois ans déjà. Townes marque une pause dans sa production et traîne ses bottes avec la plèbe, réprouvés et contestataires – plus quelques chiens –, dans un «Trailerpark» à Clarksville près d'Austin. Au vu des images, il a l'air de bien s'y amuser.

Townes Van Zandt est entré très tard dans ma vie. Je n'allais pas très bien, et il était déjà mort. Notre relation ne se plaçait pas sous les meilleures auspices.

La séquence figure dans le documentaire «Heartworn Highways». Son réalisateur au nom imprononçable a réussi à le sortir en salles en 1981. Je faisais une fixette sur les années 70, c'est probablement pourquoi je l'ai visionné. Les années 70 m'ont vu grandir, mais moi, je n'ai jamais rien fait que les voir rétrécir. Dans une tentative désespérée de faire ressurgir des souvenirs enfouis, des actes manqués, des icônes votives, je me suis mis à regarder des images de cette période, des films parfois, des documentaires le plus souvent. C'était une entreprise nostalgique, je reconnais.

Il a été dit que Townes Van Zandt avait choisi sa voie en regardant Elvis Presley, en écoutant Hank Williams, les premiers Dylan (avant Newport et le violon électrifié) et surtout Lightnin' Hopkins.

Retenons pour le moment Lightnin' Hopkins qui en connaît un rayon question tristesse. Écoutons Sam Hopkins nous éclairer :

« Vous savez, le blues, c'est pas quelque chose qui est facile à bien comprendre. C'est comme la mort, tout comme. Je vais vous dire, pour le blues. Le blues, ça vous habite, ça vit avec vous, tous les jours, partout. Tenez, vous pouvez avoir le blues pasque vous êtes sans le rond. Vous pouvez avoir le blues pasque votre nana est partie. Le blues, ça vous arrive de tellement de façons différentes que c'est dur à expliquer, comme qui dirait. Mais chaque fois que vous vous sentez triste, vous pouvez aller dire au monde entier que ce que vous avez, c'est le blues. Et rien d'autre. »

Dans un autre documentaire, « Be Here to Love Me », Townes Van Zandt toise un jeune interviewer ayant eu le toupet de lui demander pourquoi ses chansons étaient si tristes. Townes s'offusquerait presque. À la façon d'un entraîneur de sport d'équipe qui réprimanderait un élément rétif (« si tu veux pas jouer collectif, t'as qu'à aller jouer au golf ! »), il lance cet oxymore : « si tu veux de la musique joyeuse, t'as qu'à aller écouter du blues. Le blues est une musique joyeuse ! »

Il n'est pas très aimable dans cet interview, Townes. Il prend sa mesure, et sa mesure est démesure. Sa compréhension de la tristesse serait incompréhensible à Lightnin' Hopkins, elle se situe au-delà. La tristesse de ses chansons est un cran au-dessus. Townes Van Zandt est le point culminant de la chanson triste. Magnanime, il jette un dernier os à ronger à l'interviewer décontenancé : « oui, certaines de mes chansons sont tristes, la plupart sont seulement... [seconde de réflexion]... désespérées ».

Townes Van Zandt s'est marié en 1965. Sa première épouse, Fran, le voit s'isoler jusqu'à pas d'heure dans son antre secrète, seul avec sa guitare. Un soir, elle le voit en sortir tel Archimède, la toge dégouttante sur le sol, tel Jupiter, les doigts crépitant d'étincelles après avoir inventé la foudre, les cinquante étoiles du drapeau américain brillent dans les yeux de Townes : il vient d'écrire sa première chanson !

Piquée de curiosité, l'amoureuse transie demande à son mari aimant et méticuleux de la lui jouer, s'attendant à je ne sais quelle ballade bucolique, hymne à la joie, ode à l'amour éternel, romance et mœurs adoucies. Townes chante. Fran déchante. La chanson en question, c'est « Waitin' Around to Die ». Un panneau clignotant s'allume dans le cerveau de Fran : pour la première fois, le mot « divorce » se présente à elle comme une perspective d'avenir réaliste.

« Heartworn Highways » propose aussi deux chansons (l'une est en bonus sur le DVD, les deux sont sur Youtube). L'équipe de tournage s'est installée à l'intérieur d'un mobile home. Townes est au premier plan, un homme âgé et une jeune fille sont en retrait. Le plan est parfait. C'est un Tableau de Maître. C'est une image pieuse.



Townes chante « Pancho and Lefty », puis « Waitin' Around to Die ».

L'homme âgé se fait appeler Oncle (Unk) Seymour Washington ; il est célèbre dans cette petite cour des miracles de Clarksville. Il est célèbre pour ses barbecues. Les barbecues d'Unk Seymour sont réputés au-delà des limites de Clarksville. On vient de loin pour se réchauffer autour des braises, sentir les aromates.

L'identité de la jeune fille a longtemps été matière à controverses avant que l'on s'accorde à dire, photos et témoignages à l'appui, qu'il s'agit de Phyllis Ivy. Une poignée de jeunes filles révoltées, pourvoyeuses ou consommatrices de codéine, gravitent autour de la communauté paumée de Clarksville. Phyllis est l'une d'elle.

Pendant « Waitin' Around to Die », la caméra est attirée par quelque chose au second plan. Il se passe quelque chose. Ce qu'il se passe : Unk Seymour pleure. Le caméraman zoome sur les larmes d'Unk Seymour. Chaque fois que je regarde cette scène, ça me chamboule tout profond à l'intérieur.

« Waitin' around to die » est la chanson que j'aime le plus. « Pancho and Lefty » est la chanson la plus obsédante.

Une nuit, je l'ai chanté en rêve. Le public a réagi

positivement. La nuit suivante, j'ai recommencé. Il n'y avait plus de public, j'étais tout seul. C'est aussi bien comme ça.

Townes Van Zandt était peu disert sur ses chansons, leur origine, leur signification. Il répétait à qui voulait l'entendre que « If you needed me » s'était présenté à lui dans son sommeil et « Pancho and Lefty » à travers la fenêtre d'un hôtel poussiéreux. Comme ça. En provenance de nulle part. « Out of the blue ». Interrogé sur ce qu'il avait voulu dire par telle ou telle parole, il déclarait n'en savoir foutre rien ; et on était tenté de le croire. J'ai passé des heures entières sur un forum se proposant de livrer une explication définitive aux paroles de « Pancho and Lefty ». Après ce qui m'a semblé être un grand moment de solitude, je suis enfin tombé sur une interprétation analogue à celle que je m'étais forgé (moi, pauvre petit campagnard d'un lointain pays de cocagne, ne comprenant de toute façon l'anglais qu'à demi-mot), quand j'écoutais « Pancho and Lefty » de loin, à un continent et quatre décennies de distance. Rick Bragg, écrivain primé, insère le premier couplet en citation liminaire de son best-seller « All over but the shoutin' ». Mais il (lui ou son imprimeur) transforme la dernière ligne en « Saddled to your dreams » (au lieu de « And sank into your dreams »). Ça m'ouvre des perspectives. Ça me laisse une moitié de champ libre. Moi-même, j'aimerais entendre « The

dust that Pancho beat down south / Ended up in Lefty's mouth» au lieu de « The dust that Pancho bit down south ». Ça me ferait plaisir. Ça atténuerait mon obsession, adoucirait mes rêves.

De son vivant, tandis que la réputation de « Pancho and Lefty » grandissait, que ses paroles sibyllines intriguaient, Townes, roublard et cauteleux, s'est plu à brouiller les pistes, apportant une dénégation ici, une surprise feinte là, minaudant, ravi de l'intérêt qu'on lui portait mais n'en disant jamais plus. C'est aussi bien comme ça.

Quand Townes est entré dans ma vie à ce moment où je n'allais pas bien, j'avais fait la récente acquisition d'une voiture d'occasion. Un achat précipité et une véritable erreur de jugement. C'était une voiture accidentée. Un mécano, habile mais limité, l'avait rafistolée tant bien que mal (et plutôt mal). Pour parfaire la ressemblance avec un matériel neuf, manufacturé en série, il avait rajouté un lecteur CD/MP3 mais n'avait pas trouvé la combinaison pour que le déclenchement et l'arrêt de l'appareil se fasse sur l'ordre exclusif de l'utilisateur. Si bien qu'aussitôt la portière ouverte, Townes commençait à chanter. Arrivé à destination et moteur arrêté, ma personne déjà extraite du véhicule, Townes continuait sa plainte, jusqu'à l'extinction de l'appareil passé un délai de mise en veille incompressible (ni moi, ni le mécano, ni personne n'a jamais pu en ajuster le réglage). Imaginez-moi sortir de la voiture dans un lieu public. C'était un véritable crève-coeur de laisser Townes à sa chanson triste, tout seul à l'intérieur de l'habitacle, les éventuels témoins de la scène me regardant drôle et se demandant si la situation relevait de la non-assistance à personne en danger. Passons. Une autre fois que j'exposais mon erreur d'achat à un ami, portière ouverte, ça n'a pas loupé, Townes a bien entendu entamé sa rengaine. Jamais avare d'un bon mot, mon ami m'a demandé : « Et à la fin de la chanson, il se suicide, c'est ça ? ». Je me suis senti visé. Cet ami détecte les émanations de tristesse. Et Townes Van Zandt interprète des chansons tristes. Moi je ne m'en aperçois quasiment plus. La tristesse est mon vêtement, je me lève avec elle, je m'endors avec. La tristesse est mon manteau, mon pyjama, mon bleu de travail, mon costume du dimanche, elle me colle à la peau. Elle est ma peau. Townes m'est de douce compagnie car la tristesse est partie intégrante de ma personne. Cet ami providentiel m'avait percé à jour. Que cela soit dit : je suis un triste sire. Ça se

voit comme le nez au milieu de la figure. Et, sans me vanter, j'ai un très gros nez.

Non, Townes Van Zandt ne s'est pas suicidé à la fin de la chanson. Il a enlevé le chapeau de cow-boy, il a rangé le fusil, il a changé de femme. Il a gardé la bouteille de whisky.

Après cet hiver 1975-76, il a recommencé à écrire des chansons, à une cadence moins frénétique que dans ses vertes années. Il a peiné à écrire ces chansons, peiné à les interpréter sur scène et peiné aussi à les sortir sur disque.

Sa peine faisait peine à ses fidèles.

Townes Van Zandt était un artiste « culte » (avant que le terme ne soit dévoyé), c'est-à-dire que le grand public l'ignorait. Ses disques majeurs ne s'étaient pas vendus, les suivants ne se vendront pas. Ses fidèles l'adulaient. Une poignée de proches initiés le vénéraient, s'agenouillaient pour lui baiser les pieds et le couvrir de présents (myrrhe, encens, produits à base de houblon ou d'orge fermentés, sirop, pastilles, pilules chimiques ou herbes naturelles, jetons de casino). Lors d'une fête privée, Townes est fatigué. Il se met à l'écart, trouve un coin et s'adosse au mur. Ses fidèles ont sacralisé ce mur, l'ont transformé en chapelle dévotionnelle. Les fidèles défilaient en ordre monastique, déposant délicatement bibelots et autres quincailleries sur l'autel improvisé, un petit banc en cèdre de Californie. Les plus fervents restaient prier, d'autres se contentaient de s'accroupir en fumant de l'herbe, le regard dans le vague. Deux fois par semaine, quelqu'un passait faire la poussière, racler la cire des bougies consumées et balayer les cendres de cigarettes. Neuf fois sur dix, c'était une jeune fille. Townes Van Zandt était aimé.

Quelques petites choses cependant ne se passaient pas comme prévu. Kevin Eggers, ami fidèle, boss du label Poppy Records, envoyait Townes en studio à Nashville enregistrer l'album du retour mais, percevant soudain de mauvaises vibrations, Eggers omettait de payer la facture. Le studio garda les bandes, l'album ne sortit jamais. Townes peinait à se produire sur scène, les programmeurs ne sachant pas s'il aurait affaire à un spectre en début de sevrage, tremblant de tous ses membres, ou à un baratineur impénitent – « more music, less talk ! », entend-on sur des « bootlegs » –, ne sachant pas quel diable sortirait de la boîte. Les tourneurs hésitaient, le stylo tournait indéfiniment au-dessus du contrat, Townes ne se produisit plus qu'épisodiquement sur

scène. Steve Earle, ami et disciple, se détourna de son ami et modèle après une partie de roulette russe pathétique.

Townes n'était pas facile à suivre.

Son cœur se déchirait à la vue d'un chien blessé ou d'un sans-abri squelettique et frigorifié mais envers ses amis, ses proches, son fils, la chair de sa chair, il n'était qu'indifférence. Un animal à sang froid.

Townes s'était engagé sur une route bien précise, à la recherche de la chanson parfaite, ne s'arrêtant que pour secourir les chiens blessés et les vagabonds fauchés. Ses fidèles avaient entendu parler de cette route mais à moins de se métamorphoser en chien blessé ou en sans-abri squelettique, ce qui n'est pas dans les cordes de tout le monde – on se serait de toute façon aperçu de la supercherie –, ses fidèles finirent par se dire qu'il était impossible de l'accompagner sur cette route où nul ne l'avait précédé et où nul ne le suivrait. Ils le sentaient confusément en dépit de sa peine qui leur faisait peine : cette route, Townes devait la faire tout seul.

Au milieu des années 90, certaines choses lui tenaient encore à cœur. Tim Foljahn et Steve Shelley (batter de Sonic Youth), de jeunes pousses, appartenant à la génération suivante, nouvellement convertie, lui proposèrent de produire un album sur une major et Townes considéra la proposition avec intérêt car cela lui tenait particulièrement à cœur. Au premier rendez-vous, il arriva en fauteuil roulant. Il s'était fracassé la hanche la veille, en glissant sous la douche. Ce qui montre bien qu'il attachait de l'importance à cette rencontre : il avait fait sa toilette. Il n'y eut pas de second rendez-vous.

Pendant tout ce temps, du milieu des années 70 aux années 90, une question centrale taraudait ses fidèles. Ils se refusaient à se la poser tout haut, car cette question eut été blasphème.

En 1962, Townes saute du quatrième étage d'un immeuble, juste pour savoir l'effet que ça fait ; à titre purement instructif. Il s'en tire sans trop de dommage. En 1964, il passe plusieurs mois en maison de santé, les psychiatres diagnostiquent des troubles dépressifs et des tendances suicidaires, la routine. Brouilles du point de vue de ces gens hautement qualifiés : rien que des ajustements minima à la vie et des séances rapprochées d'électrochocs ne soient susceptibles de guérir. Les troubles résistent aux électrochocs. Townes procède aux ajustements minima. Il se marie en 1965, écoute Lightnin' Hopkins, se choisit une carrière

d'artiste, trace la route, s'isole dans des chambres d'hôtel bon marché, absorbe alcool et drogues en quantité massive, codéine surtout, parfois de l'héroïne lorsqu'il trouve où s'en procurer, que le tarif n'est pas exorbitant. Il overdose en 1972. Transporté à l'hôpital, un médecin expérimenté qui en a vu d'autres le prononce «mort à l'arrivée». Ses mâchoires sont soudées l'une à l'autre, l'oxygène ne pénètre plus dans ses poumons ; le cœur, solidaire des poumons, s'arrête ; le sang n'irrigue plus le cerveau. Un médecin moins expérimenté, un idéaliste sûrement, se saisit d'un marteau et fracasse les incisives : les poumons respirent. Reste le cœur. Choqué à deux reprises, il reprend son activité de pompage sanguin : la mort cérébrale n'a duré que quelques minutes. Townes en garde peu de séquelles : il a une bonne constitution. On lui propose pour la trentième fois de se désintoxiquer, il accepte, et pour la trentième fois, la désintoxication échoue. Dans la deuxième partie des années 70, Steve Earle le regarde jouer seul à la roulette russe, puis interrompre capricieusement le jeu au troisième tour de barillet. Earle est choqué et humilié, il ne comprend pas. Townes est un joueur compulsif, plutôt chanceux. Il participe à des parties de poker tendues, face à des adversaires tatillons sur les règles, une main crispée sur une arme à feu, sous la table.

Je n'invente presque rien. Toutes ces anecdotes sont avérées, elles figurent dans la biographie «A deeper blue» de Robert Earl Hardy et dans le documentaire «Be here to love me» de Margaret Brown.

Aussi, la question blasphème que ses fidèles évitaient de se poser et se forçaient à refouler dans les recoins les plus obscurs de leur psyché était celle-ci : comment diable, après toutes ces frasques, Townes Van Zandt était-il encore vivant ?

L'alcool et les drogues limitaient ses moments de lucidité, mais Townes avait parfois des éclairs extralucides. Il avait le pressentiment d'être voué à l'accomplissement d'un destin karmique. Son père était mort d'une crise cardiaque à l'âge de 52 ans et Townes se persuada que le même sort lui serait dévolu. Le fils instable, vagabond et autodestructeur n'ayant eu dans la vie aucun rapport avec le père, homme de loi, preux héritier d'une riche et noble famille texane, en aurait peut-être au moins un, dans la mort.

Cela arriva le jour de l'an 1997 (jour anniversaire de la mort de Hank Williams soit dit en passant). Son cœur cessa de battre. Il avait 52 ans.

LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

#8



Au début du XXe siècle, les frères Thomas de Clermont-Ferrand ont eu leur moment de célébrité. Ils avaient une petite affaire qu'ils menaient bien, au point que des cartes postales et quelques articles de presse leur furent consacrés. On les appelait les «écumeurs d'églises».



L'activité était ancienne, elle existe toujours aujourd'hui, malgré la crise. Parfois la presse annonce le démantèlement d'un réseau rigoureusement organisé, avec des contacts à l'international et une trésorerie saine. A la lecture, le chef d'entreprise connaisseur réprime un chagrin intérieur et un sentiment de gâchis : il sait la valeur d'une organisation rigoureuse, de contacts à l'international et d'une trésorerie saine.

Quand j'étais enfant, mon père m'a montré un emplacement où se trouvait autrefois une statue pieuse. C'était à la campagne, en bord de route. La statue avait disparu. Probablement volée, disait mon père. Ne restait que le socle, massif, en granit. La statue avait bel et bien disparu. Cela m'a intrigué un instant, et puis j'ai oublié.

Maintenant, j'ai ma petite idée. Mon intuition est la suivante : la statue était tout bêtement un « saint de bornage ».

Qu'est-ce qu'un saint de bornage ?

Une borne. La délimitation d'un territoire. Nos ancêtres ont acquis très tôt la notion de la propriété foncière et ont dressé de très grosses pierres pour marquer leur territoire. C'était un début. Perfectible.

Avec l'invention de la clôture électrique, du chien de garde, du vigile et du système de vidéosurveillance relié par satellite au téléphone portable, on a fait de nets progrès mais c'est encore perfectible. Revenons à notre préhistoire, nous n'en sommes encore aux grosses pierres. Le romain, grand voyageur, reconnaît

la pertinence du système et y ajoute sa touche personnelle. Il sculpte des signes supplémentaires. Il vient d'inventer le panneau de signalisation.

Vient la christianisation. Le chrétien est moins indulgent que le romain. Il n'aime pas ces grosses pierres. Le chrétien ordonne à ses nouvelles ouailles d'y sculpter des croix ou de les renverser. Certaines pierres sont vraiment très hautes et très grosses. Même en y mettant toute sa force et son énergie, le chrétien ne parvient pas à ébranler la pierre d'un chouïa. Le visage rougi, à bout de souffle, il renonce.

Certaines ouailles particulièrement zélées et inspirées ont commencé à sculpter des croix sur certaines pierres, puis, sur leur lancée, pris de frénésie créatrice soudaine, ils ont sculpté des personnages en pied. Les saints de bornage. C'est mon intuition.

Elle n'est pas partagée par tout le monde. J'y reviendrai.

Avec les points de croissance générées par la vente des clôtures électriques et des chiens de garde, les grosses pierres et les saints de bornage tombent progressivement dans l'oubli. Envahis par la végétation ou superficiellement ensevelis par les lessivages successifs des sols, on ne les remarque plus. Après la guerre 39-45, la campagne est redécoupée. C'est le remembrement. Les bulldozers et les pelleteuses passent à l'action, à l'assaut des talus et des parcelles semi marécageuses. Parfois les machines heurtent des objets non identifiés : ce sont des mégalithes qui se couchent, des saints de bornage qui se font décapiter ou carrément dégommer. Je crois que c'est ce qui est arrivé à la statue que mon père disait volée. Il m'est difficile de croire qu'une statue de 70 centimètres

grossièrement taillée dans le granit ait jamais eu une valeur marchande quelconque. Je peux me tromper. Certains voient dans les mégalithes des instruments hautement sophistiqués, censés réguler les énergies telluriques et cosmiques, maintenir un équilibre entre le ciel et la terre. Un menhir renversé, c'est le déséquilibre énergétique, le bordel dans les chakras. Les dépressions nerveuses, les vaches folles et la hausse des impôts locaux. Le remembrement a causé beaucoup de souffrances.

Je suis retourné à l'emplacement que m'avait montré mon père. Le socle en granit n'y est plus. Entre la route et le champ voisin, il n'y a même plus de talus. Sans doute pour obtenir une meilleure prise au vent et être certain que la récolte se couchera, assurance de percevoir la subvention usuelle pour récolte sinistrée. Ou pure bêtise. Je m'égare, c'est l'air de la campagne qui produit cet effet là.

La campagne, c'est aussi une multitude de chapelles isolées. En en faisant le tour, on aperçoit quelque fois un petit boîtier en plastique orné d'un voyant clignotant. Un système d'alarme. Je me demande à quoi il est relié. Car ces chapelles reculées sont des cibles privilégiées pour les « écumeurs », bien que la valeur marchande du butin soit aléatoire. En 2006, dans les Côtes d'Armor, plusieurs chapelles se sont faites dépouiller notamment de quinze statues en bois polychrome, datées des XVe et XVIe siècles. Les autorités ont mis la main sur les coupables peu après. Le parquet de Guingamp précisait que : « Les personnes interpellées savaient que, dans les chapelles et les églises, il y a des objets de valeur. Ils avaient le projet de revendre leur butin, mais ils n'avaient aucun contact sur le marché noir ».

Les statues et les croix de processions, en or, en argent ou en bronze leur sont restées sur les bras, stockées dans une obscure remise. Ces écumeurs là manquaient d'organisation rigoureuse et de contacts à l'inter-

national. A la venue des froids de l'hiver, ils avaient débité les statues pour en faire du bois de chauffe.

Dans « **Les arcandiers** », trois combinards projettent de dérober, non pas une statue, mais la dépouille miraculeusement imputrescible de Bernadette Soubirou, et demander une rançon au Vatican.

A ma connaissance, c'est le seul film abordant le sujet des « écumeurs » d'églises ou de chapelles. C'est un film sympa, réalisé par Manuel Sanchez, avec Jackie Berroyer au scénario. Côté acteurs : Dominique Pinon et Géraldine Pailhas dans son premier rôle.

Un arcandier, c'est un terme du patois berrichon. Région Centre, Bourgogne. L'arcandier s'est arrêté au pied des montagnes, l'arcandier n'a pas franchi le marais poitevin, l'arcandier a aperçu la Beauce mais n'a pas été autorisé à y mettre le pied. L'arcandier s'est sédentarisé.

La signification du mot, toujours en usage chez les patoisants, a évolué péjorativement au fil du temps, jusqu'à désigner un bon à rien, un mauvais travailleur, voire un filou vivant de combines et de rapines. C'est injuste.

A l'origine, l'arcandier travaille deux fois plus que les autres pour atteindre un résultat deux fois moins bon. Les terres du Berry étaient ingrates et l'arcandier devait mettre plus que son cœur à l'ouvrage pour faire en sorte que quelque chose y pousse. Contrairement aux paysans de la Beauce, où les terres arables sont immenses et le sol naturellement fertile, celui du Berry devait besogner ferme.

L'arcandier, selon la définition officielle, est « un individu qui travaille (beaucoup) sans obtenir de résultats tangibles ».

L'arcandier est mon frère en humanité.



L'officier regarde le déroulement des événements dans la plaine.

Bruits de canon, poussière, cliquetis des baïonnettes, rôles des hommes qui s'entre-égorgent.

Un jeune homme s'approche de l'officier :

– C'est une guerre ?

– Un peu.

(Citation inexacte, lue quelque part chez Rouaud)

Un récit autobiographique de Jean Rouaud, c'est un peu, pour l'auteur et le lecteur, comme une visite de routine chez le médecin, une manière de s'assurer que tout va bien. Prise de tension artérielle, contrôle de la flexibilité des genoux, auscultation de la gorge et des voies respiratoires. On éclaire le larynx à l'aide d'une loupiote, on tousse, on écoute le cœur. Le cœur va bien. On est rassuré.

Jean Rouaud est rassurant. Amical et bienveillant. Dans ce troisième volume (« l'ordre importe peu ») de la section « Vie poétique » de son oeuvre autobiographique (qui en compte cinq antérieurs, aux éditions Minuit, sans compter les commentaires et les auto-références), il exhume un nouveau souvenir de son enfance. Il se souvient avoir développé les symptômes de la tuberculose et avoir été traité à temps par un médecin consciencieux. Autant suggérer par là son appartenance à la grande famille littéraire des célèbres bronchiteux (Proust) et poitrinaires (Kafka). Ça crée des liens.

Des liens, il n'y a que ça dans l'oeuvre de Rouaud. Il tire son fil de récit, l'entortille, le désentortille, le perd, le retrouve, l'enchevêtre, le désenchevêtre, à grand renfort de libres associations d'idées, de noms, de lieux, d'époques. Dans « Un peu la guerre », son fil énumère les éléments actifs de l'obstruction des voies respiratoires : les gaz de la Grande Guerre (un mort : son grand-oncle), la fumée de cigarette (deux morts : son grand-père et – peut-être – son père), la fumée de poêle à charbon dans un espace confiné (un mort : sa grande tante), les gaz des camps d'extermination de la Seconde Guerre (la fiancée de Jean Rouaud est juive), la pluie. La pluie ? Il ne tirerait pas un peu trop son fil par les cheveux, là. On veut bien admettre que, au même titre que les gaz, la fumée, le carbone, les microbes et les bactéries, la pluie (H₂O) s'apparente à un corps étranger dans l'atmosphère (O₂), mais la pluie n'a jamais tué personne. Du moins pas dans la famille Rouaud. L'auteur anticipe l'incrédulité du lecteur, il précise. La pluie comme ambiance générale, la grisaille, l'ennui, engendrant la mélancolie et la neurasthénie des bronchiteux et poitrinaires cités plus

haut. Une autre façon d'étouffer. Ah? OK. De toute façon, la pluie, sous la plume de Rouaud, est un bonheur de lecture qui ne se refuse pas.

Dans «Un peu la guerre», Rouaud nous parle des guerres (qu'il nomme) et de Jérôme Lindon (qu'il ne nomme pas). Il nous parle de la mort du roman (Lindon est complice) et de la genèse de son premier récit (semi)-autobiographique, « Les champs d'honneur », que Lindon publiera aux éditions Minuit. Après moult revirements, grattements de tête et atermoiements, Lindon lâche : « Faites-en un roman ! ». Rouaud ne se fait pas prier, il n'attendait que ça.

Certaines choses minimes peuvent choquer le lecteur dans les lignes de Jean Rouaud, habituellement si aimable. Des jugements à l'emporte pièce, des idées arrêtées. De minuscules particules de rancœur qui lui sont restées au travers de la gorge (et que la loupiote du médecin n'a pas détecté au dernier examen). Toutes choses (de petits riens, vraiment) à relativiser chez quelqu'un qui annonce dès la première page : *«ce genre [le récit autobiographique] n'est pas le mien»*, mais qui en est déjà au huitième volume (sans compter les commentaires et les auto-références).

Et Jérôme Lindon, le petit homme sévère (mais juste), de prendre l'auteur aux idées arrêtées par les épaules, lui expliquant que tout n'est pas si simple, qu'il est parfois difficile de distinguer les héros des salauds. «Votre fil restera enchevêtré, Monsieur Rouaud», semble-t-il lui dire. «A un endroit ou à un autre, votre fil, vous ne pourrez pas le démêler, faites-en votre parti. Allez de l'avant. Ou en arrière. Mais bougez-vous, circulez, sortez de mon bureau, j'ai un rendez-vous. J'attends Beckett». «– Mais Beckett est mort Monsieur Lindon.» «– Ouste !»

Jérôme Lindon. Ce petit homme sévère (mais juste), Jean Rouaud a, écrit-il encore dans le présent ouvrage, *«appris à l'aimer»*. C'est rassurant.

«Un peu la guerre» de Jean Rouaud. Grasset, 2014.



Emmett Grogan l'a fait

Peter Berg connaît beaucoup de mots.

Je demande : «Est-ce que Peter Berg est dans le coin ?»

– Peut-être.

– C'est vous, Peter Berg ?

– Ouais

Si Peter Berg ne s'embarrasse pas de mots avec moi

c'est qu'il en connaît deux en particulier :

«empoisonnement médiatique».

Joan Didion - Slouching towards Bethlehem

La question que je me pose, en relisant cet excellent reportage sur Haight-Ashbury en 1967, c'est pourquoi Peter Berg répond benoîtement « ouais » à Joan Didion. Un instant de faiblesse sous le coup de l'émotion, sûrement. Car la réponse était évidente et tous les Diggers la connaissaient par coeur. La réponse : « Non, moi c'est Emmett. Emmett Grogan ». A « l'empoisonnement médiatique », le nom d'Emmett Grogan était le contrepoids. Il existait bien un homme connu de l'état civil sous ce patronyme, mais progressivement Emmett Grogan est devenu un prêtre-nom associé à tout acte de bravoure, tout crime bénin, toute provocation infantile. La consigne se répandit chez les Diggers. Un commerçant refusait de donner des denrées pour le « free store », Emmett Grogan sautait par-dessus le comptoir le secouer par le col pour lui apprendre la solidarité et l'esprit révolutionnaire. Un quidam se faisait arrêter pour possession de stupéfiants ; lors de l'interrogatoire, les mêmes données s'égrenaient invariablement. Nom ? Grogan. Prénom ? Emmett. Collage d'affiche illégal ? Emmet Grogan. Vol de marchandises ? Emmet Grogan. Incitation à la révolte ? Emmett Grogan. Enterrement du mouvement hippie ? Emmett Grogan. Tueur du Zodiaque ? Emmett Grogan. Tremblement de terre de 1906 ? Emmett Grogan. Monstre du Loch Ness ? Emmett Grogan.

Emmett Grogan endossait tous les torts et revendiquait toutes les actions d'éclat.

Jusqu'à cette phrase lapidaire (rapportée par Jerry Garcia) après la débâcle d'Altamont :

« I'm the guy who did it. Blame me. »

Signé : Emmett Grogan.

De « Ringolevio », son autobiographie truquée sortie en 1972, je n'ai qu'un souvenir diffus. Je me souviens surtout de la conclusion de ce discours prononcé devant une foule de hippies.

Résumé du discours : la jeunesse est l'avenir, la



Will the real Emmett Grogan please stand up ?

la jeunesse est l'émancipation et la liberté, la jeunesse est l'espoir etc.

Réaction de la foule : liesse, applaudissements, sourires béats.

« Et maintenant [je cite de mémoire], dit Emmett Grogan, je vais vous donner le nom du véritable auteur de ce discours. Adolf Hitler, 1933 ».

Froid.

Emmett Grogan méprisait le panurgisme, il méprisait Jerry Rubin et Abbie Hoffmann qui se nourrissaient de l'esprit grégaire ambiant. Grogan était charismatique, prétentieux et mégalo mais ses provocations sonnaient justes.

De tous les commentaires bavards (il y en eu pléthore) ayant suivi le festival d'Altamont en 1969, celui d'Emmett Grogan (ou de l'une de ses multiples incarnations) est le seul moralement recevable: « C'est moi qui ai fait le coup ».

GIMME SHELTER

« [...] on parle de 50000 à 200000 « jeunes indigents » qui seraient prêt à converger sur San Francisco dès la fin de l'année scolaire.

Les Diggers sont effarés.

– Où logeront-ils ? s'interroge l'un d'eux.

Que feront-ils ?

Une fille qui travaille aux fourneaux hausse les épaules.

– Et alors ? Les Diggers continueront à recueillir les paumés de la génération de l'amour ! »

Hunter S. Thompson - The New York Times Magazine, mai 1967

A l'origine du désastre d'Altamont, il y a une question de démographie.

En 1966, le quartier de Haight-Ashbury à San Francisco est une zone de liberté, une auberge espagnole conviviale où tout marginal qui se revendique tel trouve ce qu'il est venu y chercher et adopte un mode de vie idoine. Hunter Thompson est venu chercher de la bonne dope et des parcours motorisés peu encombrés : il est aux anges. D'autres sont venus chercher Dieu, le LSD et des éléments de spiritualité orientale : ils sont comblés. Chacun voit midi à sa porte et à chaque porte, il est midi. Les Diggers, acteurs sociaux, distribuent vêtements et nourriture gratuite. Dans le Golden Gate Park, le Grateful Dead donne des concerts gratuits, prétexte à de grands rassemblements. La musique est à chier mais l'ambiance est bonne. Là-dessus, arrivent Time, Life et consorts. Ils donnent le clap de départ pour toute une jeunesse en mal de repères. La jeunesse en mal de repère inscrit « Haight-Ashbury » sur un morceau de carton, se met sur le bord de la route et lève le pouce.

L'ambiance se dégrade. La dope est de moins bonne qualité. La répression policière s'abat. La délinquance augmente. La jeunesse en mal de repères dort sur le trottoir et souffre de malnutrition. Les Diggers sont débordés, dans l'incapacité de recueillir les « enfants de l'amour » ; ils organisent une marche funèbre et proclament la mort des hippies dès 1967.

On s'affronte à Berkeley, on marche vainement sur Washington, on tâte de la matraque à Chicago. L'Amour en prend un coup.

En août 1969, Michael Lang organise un immense concert dans un coin perdu de l'état de New-York. La jeunesse en mal de repères se met sur le bord de la route et lève le pouce ; la jeunesse en mal de repères découvre pour la première fois un nom nouveau, inconnu jusque là, à inscrire sur le morceau de carton : « Woodstock ».

Woodstock est une entorse au rationalisme et aux prévisions marketing les plus optimistes. Michael Lang a conçu son festival pour un nombre de spectateurs précis. Lorsque la jeunesse en mal de repères arrive sur les lieux, le nombre n'est pas du tout celui noté sur la fiche mémo de Michael Lang. Le nombre est plus grand, astronomiquement plus grand, au-delà de toute conception.

La jeunesse en mal de repères défonce les clôtures,

Lang apaise les esprits, et c'est ainsi qu'un demi million de personnes prennent place sur une superficie prévue pour en accueillir le dixième. Totalement irréaliste.

D'autant plus que, durant les trois jours et trois nuits de festival, il n'est à déplorer aucun accident majeur, aucun décès, aucune bagarre, à peine un évanouissement. Cela est contraire aux lois de la nature. Woodstock est un événement unique dans l'histoire de l'humanité, improbable et exceptionnel. Prenez les meilleurs scientifiques et tentez de reproduire l'expérience en laboratoire : ça ne marche pas du tout. Les garçons se bousculent, les filles se tirent les cheveux, les enfants pleurent, les chiens montrent les crocs.

Dans le documentaire de Michael Wadleigh, on voit un moment une fille en pleurs, au bord de la crise de nerf. « Faut que je me tire, j'en peux plus. J'veux rentrer chez moi. Il y a trop de monde ». Je ne peux pas croire que l'équipe du film n'ait trouvé qu'une seule personne dans cet état. C'est pour moi, au coeur de ce rassemblement contraire aux lois de la physique, la seule réaction sensée.

Festival terminé et dégâts limités, Woodstock est considéré comme un four financier mais une immense réussite sur le plan logistique, l'apothéose du mouvement hippie pacifique. Une couronne de laurier est tressée et apposée sur la tête de Michael Lang, nouvel empereur, maître du pain, maître des jeux. A l'ouest, à San Francisco où tout a commencé, une pointe de jalousie se fait sentir : on se sent floué. Malgré la dispersion de 1967 où chacun a gardé son midi (c'est-à-dire : ses intérêts personnels, égoïstes ou altruistes) mais a déplacé la porte ailleurs (Hunter Thompson s'est replié dans les Rocheuses, là où la dope est meilleure. Peter Berg s'exerce au tir dans le désert, préparant la lutte armée, avant d'effectuer un repli stratégique vers la vie communautaire à base de culture vivrière), quelques rares activistes sont restés à SF et certains ont même la nostalgie des concerts gratuits du Grateful Dead. Ils veulent leur Woodstock à eux, un grand festival gratuit, ici, à San Francisco, sur le sol des origines. A titre symbolique. Mais le temps presse, les sixties arrivent à terme et il faut absolument boutiquer l'affaire avant la fin de l'année.

Le choix des groupes à programmer n'est pas trop casse-tête. Le Grateful Dead s'impose naturellement. Le choix du lieu est plus problématique. La municipalité de San Francisco a posé les scellés

autour du Golden Gate Park, elle ne veut plus y voir un seul rassemblement de hippies. Ne sont autorisés à se promener dans le parc que les vieilles dames et les caniches tenus en laisse.

Sur ces entrefaites, un nom circule : les Rolling Stones.

Les Rolling Stones et le monde du soi-disant mouvement hippies, ça fait deux. Mais à intérêts convergents, rien d'impossible. Les Rolling Stones sont en tournée sur le sol US en cet automne 1969. Las des accusations de mercantilisme outrancier, Mick Jagger veut se monter charitable et financièrement désintéressé : terminer la tournée par un grand concert gratuit au Golden Gate Park de San Francisco, par exemple. Les activistes de SF veulent pour leur festival, en sus du Dead, un groupe fédérateur. On fraternise, on prend contact, on improvise, on met les avocats sur le coup. Le temps presse.

La municipalité de San Francisco réitère son refus. Pas de Golden Gate Park, hors de question, même en tenant vos hippies en laisse. Un appel à candidature est lancé, un candidat retenu.

Le festival se déroulera à Livermore, en plein désert, sur un site connu sous le nom de « Dick Carter's Altamont Speedway », disons Altamont. Capacité de

parking au-dessus de la moyenne. WC mobiles haut de gamme. Pour un prix attractif et dans un cadre pittoresque. Va pour Altamont.

Pendant ce temps-là, les Rolling Stones ont recruté sur leur tournée américaine des salariés supplémentaires : David et Albert Mayles, étoiles montantes du cinéma-vérité (le cinéma qui veut montrer la réalité telle qu'elle est, sans chichi, sans chacha, sans tricherie, sans blabla). Les frères Mayles vont filmer le festival d'Altamont. Le film «Gimme Shelter» sortira en 1970.

Un film absolument fascinant. Arrivé aux images d'Altamont, je ne peux plus en détourner les yeux, c'est plus fort que moi.

Les frères Mayles trichent un peu pourtant. La chronologie du concert des Stones n'est pas conforme à la set-list. Ce montage spécieux pour aboutir au climax : l'agression dont est victime Meredith Hunter, fugitivement capturée par la caméra des frères Mayles, au milieu du chaos et des mouvements de foule.

Mais j'anticipe.



Toutes les compétences et les bonnes volontés ont été convoquées pour la tenue du festival d'Altamont, des milliers des personnes attendues, 300000 au final. Même Michel Lang, malgré la jalousie qu'il a suscitée, est consulté. Michael Lang sait comment parquer la bidoche, il sait comment faire tenir des centaines de milliers de personnes dans un espace restreint. Dans «Gimme Shelter», on le voit brièvement arborer une grimace de dégoût. Quelque chose ne va pas, qu'il désapprouve. Le service d'ordre (les Hell's Angels de Californie, compétents et de bonne volonté – à leur façon), parque la bidoche à coup de queues de billard, la bidoche renâcle, elle n'aime pas ça. Les garçons se bousculent, les filles se tirent les cheveux, les enfants pleurent, les chiens montrent les crocs. La tension monte. Et ça, ce n'était pas prévu. Jerry Garcia remonte dans l'hélicoptère : le Grateful Dead ne jouera pas. Les Stones, voulant jouer en nocturne, font poireauter les gens. Les indicateurs de frustration du public sont transmis aux personnes compétentes : ils sont élevés. Très élevés. On connaît la suite. La mort de Meredith Hunter et la valse des responsabilités qui en a découlé.

Mick Jagger rejette la responsabilité sur le service d'ordre, initiateur du désordre : les Hell's Angels. Sonny Barger, le chef historique des Hell's Angels, rejette la responsabilité sur la foule. Pas foutu de rester en rang, le public. Il le dit sans ciller : il y en avait même qui essayaient de danser. Sonny Barger défend ses gars. Les Hell's Angels ont l'esprit de corps

et le sens de la discipline. Ses gars ont fait ce qu'ils ont pu mais la foule, répète Barger, non vraiment, le public n'était pas accommodant, manquait sérieusement de civilité. Des voyous désobéissants. Il bave aussi sur Jagger. Querelle d'orgueilleux. Ceux qui connaissaient l'accord antérieur – et cordial – entre les Stones et les Hell's Angels rajoutent plusieurs couches, rejetant pêle-mêle la responsabilité sur : a) l'organisation, dépassée par les événements, b) les dealers vendant à l'entrée du festival de la mauvaise came, c) l'infrastructure et les WC (haut de gamme mais en quantité insuffisante, facteur de frustration), d) Sam Cutler et son insupportable arrogance au micro, e) Chip Monck et son idée saugrenue d'installer la scène tout en bas de la cuvette du site (c'est sûr, il eût mieux fallu la jucher tout en haut et laisser la bidoche se faire acculer à coup de queues de billard dans le fond de la crevasse). Chacun se défause, brandissant son certificat de non-responsabilité. C'est pas moi, c'est l'autre. Le moment est proche où une autre question risque se poser : et d'abord, hein, qui c'est qu'a eu l'idée débile de ce festival au départ ?

En réponse à cette question – que nul n'a posé –, quelqu'un devance l'appel et assume pleinement ses responsabilités. Ce quelqu'un, c'est Emmett Grogan (ou l'une de ses multiples incarnations) : « I'm the guy who did it. Blame me. »

«Gimme Shelter» (1970), de David et Alber Mayles

Matewan

Matewan est une ville située en Virginie Occidentale, dans les Etats-Unis d'Amérique, dont les coordonnées géographiques précises sont : pour la latitude, 37,61 Nord, et pour la longitude, 82,16 Ouest. Les températures peuvent atteindre les -15° en hiver et dépasser les 35° en été, accompagnées d'un fort taux d'humidité de l'air provoquant une inimitable sensation de suffocation. L'altitude avoisine seulement les 200 mètres, la ville a été bâtie au sein d'une vallée profonde creusée dans un massif rocheux par la Tug Fork River, à la frontière du Kentucky. La rivière est principalement composée d'eau. Le massif rocheux est principalement composé de charbon. Nous nous intéresserons surtout au charbon.

Les habitants de Matewan tirent une immense fierté de leur situation géographique et de leur histoire locale, comme le conflit qui opposa à la fin du XIXe siècle deux clans, les

Hatfield et les McCoy, et qui a donné lieu à de fascinantes photos de famille, ou comme la fusillade de 1920 qui a donné lieu à un film écrit et réalisé par John Sayles. Nous nous intéressons surtout à John Sayles.

John Sayles fait des films quand il veut, comme il veut et avec qui il veut. C'est en tout cas l'impression que donnent ses films. On aime ou on aime pas mais ils sont visiblement maîtrisés, cohérents, exempts de toute compromission commerciale, conformes à la vision du cinéaste.

Sayles est passé par « l'école Corman » à une époque où le degré d'exigence de Corman (et des acheteurs de ses films) était extraordinairement bas. S'il était arrivé par le passé que les films de Corman ou de ses jeunes protégés (Coppola, Scorsese) soient regardables, voire même – peut-être accidentellement – plutôt bons, lorsque Sayles rejoint l'écurie, aux débuts des années 80, les seuls critères

prévalant à la sortie d'un film estampillé « Corman » semblent avoir été réduits à la portion congrue, ces critères étant : a) que le film ait un titre, b) que l'affiche soit dessinée avec un minimum de trois couleurs, c) qu'il y ait du sang, beaucoup de sang, crédit illimité chez le fournisseur d'hémoglobine. Corman laissait de jeunes cinéastes motivés faire mumuse avec la caméra, ils apprenaient le métier, ça ne coûtait pas très cher et ça pouvait rapporter gros. Parmi ces jeunes autodidactes : Jonathan Demme, Joe Dante, James Cameron, John Sayles.

Aux Etats-Unis, jusqu'à une date très récente, plus de 95% de l'électricité était produite grâce au charbon. Le charbon n'est pas une matière très jolie à regarder, c'est noir, c'est salissant, mais c'est un combustible sans pareil, pure énergie, c'est beau. Cette beauté a un prix. Les habitants de Virginie Occidentale se demandent pourquoi leur état est le plus pauvre du pays alors que leur sol est le plus riche en charbon. On est solidaire de leur incompréhension : on se demande bien pourquoi.

Pour le bien de la cause ou pour la simple stimulation intellectuelle, on cherche (pas bien loin) et on trouve (facilement). Conclusions de notre enquête : le charbon, c'est dégueulasse ; l'exploitation du charbon, c'est encore plus dégueulasse.

« Matewan » (1987) raconte le conflit opposant des ouvriers miniers à une compagnie minière, dans les années 20. Conflit aboutissant au « massacre de Matewan » (ou « bataille de Matewan »), la fusillade la plus meurtrière (sic) de toute l'histoire des Etats-Unis, dont Sid Hatfield (le chef de police de la ville ayant pris fait et cause pour les mineurs) sort vivant et grandi. Lors de son procès, il est exécuté en représailles sur les marches du tribunal. Il en sort mort mais grandi. Sid Hatfield, aux yeux des mineurs de Virginie Occidentale, est un martyr et un héros.

John Sayles n'en fait pas le héros de son film. Sayles est subtil, déroutant, un peu militant, sans trop forcer le trait. Il choisit de focaliser les regards sur Joe Kenehan, un agitateur syndicaliste (joué par l'excellent Chris Cooper). L'arrivée du syndicaliste à Matewan coïncide avec celle d'un convoi de nègres, comme renfort de main d'oeuvre à la mine. Entre les ouvriers, une hiérarchie s'établit : les péquenots blancs méprisent les immigrés italiens, les immigrés italiens méprisent les nègres, les nègres gardent leur mépris en réserve pour les prochains arrivants (les jaunes ?). Kenehan soupire. Pour une véritable union syndicale digne de ce nom, y'a encore du boulot.

Les conditions de travail sont expliquées aux nouveaux arrivants. Votre pioche est la propriété de la Compagnie, sa

valeur sera retenue sur votre salaire. Votre casque et votre lampe frontale sont la propriété de la Compagnie, leur valeur sera retenue sur votre salaire. Votre logement est la propriété de la Compagnie. L'eau potable que vous consommez est la propriété de la Compagnie. Votre salaire est indexé sur la quantité de charbon extraite. Si les retenues sur votre salaire sont inférieures à son montant, vous êtes invités, avec le reliquat, à effectuer vos achats de denrées courantes au magasin du centre-ville, lequel magasin est la propriété de la Compagnie. Si les retenues excèdent le montant de votre salaire, la Compagnie vous fournira des bons de consommation dont la valeur sera retenue sur votre salaire du mois prochain.

C'est rude.

Les fronts se plissent. On se demande même, à travailler avec des outils qui ne nous appartiennent pas, à loger dans des endroits qui ne nous appartiennent pas, à s'essuyer la sueur (qui nous appartient) du front pour acquérir des biens de consommations qui ne nous appartiennent pas, oui on se demande, péquenots blancs, immigrés italiens, nègres, s'il n'y aurait pas quelque part, d'un côté les entubeurs, de l'autre les entubés. Kenehan balaye les dernières réticences : le syndicat est constitué, les premières adhésions ratifiées.

La Compagnie voit d'un très mauvais oeil l'émergence de ce syndicat. Elle fait venir des gros bras de l'agence Baldwin & Felts (l'un d'eux est joué par l'excellent Kevin Tighe, une performance à donner des frissons dans le dos) pour faire le coup de poing ou le coup de feu, intimider les ouvriers ayant adhéré au syndicat.

Les ouvriers et leur famille sont priés d'évacuer leur logement (propriété de la Compagnie).

Le chef de police de la ville, Sid Hatfield, interroge sa conscience et sa conscience lui dit que cette expulsion est inique. Il tient tête aux hommes de Baldwin & Felts.

Une grève est votée. Les ouvriers expropriés se regroupent dans un campement sommaire sur les collines.

Un jeune prédicateur (joué par un Will Oldham juvénile) tiraillé par des opinions contradictoires interroge Dieu et Dieu lui dit que la grève est légitime.

Même les hommes des bois (des montagnards typiques, des « hillbillies ») renvoient les casseurs de grève de Baldwin & Felts dans leurs 12 mètres.

– *C'est votre engin ? [désignant la voiture] On l'a entendu hier soir.*

[silence]

– *C'est une offense pour les oreilles.*

C'est ma scène préférée.



war between the states.

- Ousque t'as trouvé cette pétoire l'ami ? A la guerre Hispano-Américaine ?

- Nope ... Guerre de Sécession

Les hommes des bois sont étrangers au progrès, leur seule concession à la modernité est l'usage d'un fusil – bien pratique pour tirer l'opossum – trouvé sur le cadavre d'un soldat de la Guerre de Sécession. Mais eux aussi viennent, dans cette scène jubilatoire et insolite, d'apporter leur soutien tacite aux grévistes.

La communauté se ressoude au milieu des tentes du campement. Les immigrés italiens apprennent la bonne bouffe aux péquenots blancs, qui leur font découvrir le violon comme harmonieux accompagnement à la mandoline, sous l'oeil souverain des nègres, qui savent ce qu'est la bonne musique. On se réchauffe, on se soigne, on se serre les coudes.

Les hommes de Baldwin & Felts durcissent le ton. La tension monte. La présence d'une taupe dans les rangs syndicalistes attise les soupçons. Les casseurs de grève, contrariés de rencontrer autant de résistance, font le coup de poing et le coup de feu. Une rencontre est organisée pour parlementer et trouver un compromis. Près de l'entrepôt de la voie de chemin de fer, la rencontre se déroule entre, d'un côté, Sid Hatfield et le maire de Matewan, de l'autre, les frères Felts en personne, dirigeants de l'Agence Baldwin & Felts. Des grévistes armés et des casseurs de grèves, également armés, sont planqués ça et là. Le compromis n'est pas trouvé : en l'espace de 63 secondes, une centaine de coups de feu sont tirés, 20 hommes restent à terre. Voilà, on y est : c'est le massacre de Matewan.

On est en mai 1920. On voudrait penser qu'il s'agit là de méthodes d'un autre temps, on se tromperait. En 1975 dans le Kentucky, Barbara Kopple filme un coup de feu en direct, alors qu'un barrage de grévistes est forcé. Elle obtiendra l'année suivante l'Oscar du meilleur film documentaire pour « Harlan County, USA ». En 2011, Joe Sacco fait l'interview d'un habitant de Virginie Occidentale qui refuse de céder ses terres à une compagnie minière. La compagnie veut ces terres pour une opération de « mountain top removal » (la nouvelle façon d'exploiter le charbon : au lieu de creuser des trous dans la montagne, on fait exploser la crête et on récolte tranquillement les coulées de charbon à la pelleuse ; ça a l'avantage d'être moins onéreux et de solliciter moins de main d'oeuvre, minimisant ainsi les risques de grève. Le sommet de la montagne, lui, ne repousse malheureusement pas, mais comme disent les dirigeants de la compagnie : on ne fait pas d'omelette etc.). Le propriétaire récalcitrant interviewé par Joe Sacco est l'objet d'intimidations continues, il retrouve son chien pendu, l'eau de son puit empoisonnée. Il s'attend d'un jour à l'autre à être victime d'un accident maquillé en crime (non : l'inverse, je veux dire). Quand Sacco lui demande pourquoi il ne prend pas l'oseille de la compagnie et qu'il ne se tire pas ailleurs, l'habitant de la Virginie Occidentale a une réponse désarmante : j'ai grandi dans ces collines, je ne voudrais pas les voir disparaître.

« Matewan » de John Sayles, 1987.

... et leurs enfants après eux

C'est parti d'une méprise.

Dans l'un de ses livres, « L'Affaire Homme », Romain Gary cite un autre de ses livres, « Gloire à nos illustres pionniers », dont le titre lui a été inspiré par un autre livre (pas de lui, sa mégalomanie a des limites), « Les Promenades sentimentales au clair de lune » de Sacha Tsipotchkine, en particulier ce passage :

« L'homme – mais bien sûr, mais comment donc, nous sommes parfaitement d'accord : un jour, il se fera ! Un peu de patience, un peu de persévérance : on n'en est plus à dix mille ans près... Pour l'instant, l'homme n'est qu'un pionnier de lui-même... Gloire à nos illustres pionniers ! »

Un livre dans un livre dans un autre livre. Cet agencement façon poupées russes avait de quoi étourdir. J'avais lu « Gloire à nos illustres pionniers », j'ai retenu « Louons maintenant les grands hommes ». Etourderie.

« Louons maintenant les grands hommes » est un récit sur le quotidien de trois familles de métayers de l'Alabama. Walker Evans et James Agee se sont rendus sur les lieux vers l'été 1936, sur une commande du magazine Fortune.

Walker Evans prend des photos. James Agee prend des notes. Beaucoup de notes. Tellement de notes que Fortune ne publiera finalement pas ce qui ne ressemble plus du tout à un reportage mais plutôt à un manuscrit. Et encore, un manuscrit peu commun, foutraque, inclassable.

Le livre « Louons maintenant les grands hommes », qui sera édité en 1941, est – sur le fond, et encore plus la forme – un drôle de livre.

James Agee précise (longuement) comment le sujet va être traité par lui et Walker Evans. Ils s'efforcent de le traiter, « non en journalistes, sociologues, politiciens, amuseurs, humanitaires, prêtres ou artistes, mais sérieusement. »

Et de continuer sur des pages et des pages. Dans une prose ardente, incandescente, exaltée, enflammée, à la limite du grillage de neurones.

« Si je vous casse les pieds, c'est comme c'est. [...] Je pourrais dire en bref, mais catégoriquement pas afin de m'y

trouver une excuse, chose dont je veux entièrement me désarmer et dépouiller, mais pour les besoins d'une définition claire, et comme une indication des limites, que je ne suis qu'un être humain. [...] et enfin il y a ce qui de tout me paraît le plus important : à savoir que ceux sur qui je vais écrire sont des humains, des vivants de ce monde [...] et qu'ils ont été traités, interrogés, espionnés, révévés et aimés par des humains à eux-mêmes tout à fait monstrueusement étrangers, au service d'autre encore, encore plus étrangers [...] Si je le pouvais, à ce point je n'écrirais rien du tout. »

Ce serait dommage. On a progressé. Le lecteur sait maintenant que le sujet traité appartient à l'espèce humaine, mais il ne sait pas encore pourquoi Agee fait traîner ainsi en longueur cette présentation interminable. Le lecteur sensible pourrait penser qu'Agee agit ainsi pour ménager, justement, sa sensibilité de lecteur, le mettre en condition, le préparer à l'abominable, le lecteur s'attendant à découvrir je ne sais quelle sorte de sous humains affligés de rares difformités, tares consanguines, handicaps insurmontables, et autres visions d'horreur. Ce n'est qu'au tiers livre qu'on découvre ce que le sujet du livre, tout humain qu'il soit, a de si particulier. Ce que les gens dont James Agee va parler ont de particulier : ils sont pauvres.

– Mais encore ?

– Rien, ils sont pauvres.

– Pas de difformités, de tares consanguines, de...

– Euh... non. Juste, ils sont pauvres.

– Ah, mais c'est terrible ça, le chômage, les gens sans travail, réduits au vagabondage et à la mendicité.



Sachez que s'ils frappent à notre porte, nous saurons leur donner les quelques grammes de nourritures qui deviendront pour eux des raisons d'espérer et l'assurance de lendemains meilleurs.

– Mais ils ont un travail. Ils sont aux champs plus d'heures qu'il n'est permis. Néanmoins, ils sont pauvres.

– Ah, c'est donc qu'ils ne savent pas correctement gérer leur porte-monnaie. Nous pouvons justement leur recommander un agent de nos amis qui saurait leur donner de précieux conseils pour des placements fructueux.

– Laissez tomber. L'argent qui passe entre leurs mains sert à payer le propriétaire et rembourser leurs dettes chez l'épicier. Ils ont à peine de quoi subsister.

– Mais vous dites qu'ils sont aux champs, leur part de récolte sert bien à les nourrir non ?

– C'est-à-dire que... le coton ne se mange pas. Et avec les prix en constante baisse...

– Arrêtez, dans un moment, vous allez nous dire qu'ils souffrent.

– Je peux vous assurer qu'ils souffrent...

– Dans ce cas, nous ne les oublierons pas dans nos prières.

James Agee souffre doublement pour eux, et ne les oublie pas non plus dans ses prières.

Agee est communiste : il cite le manifeste de Marx.

Agee a reçu une éducation anglicane : il récite le Siracide (le verset 44-1 donne son titre au livre). Agee met ses oeufs et ses vœux dans tous les paniers, matérialistes, spirituels. Au cas où. S'il était sûr que ça puisse être d'une quelconque aide aux pauvres de l'Alabama, il adresserait même de primitives incantations à d'antiques créatures magiques, dotées d'ailes d'aigle et de griffes de lion, invoquant leur piété et leur bienveillance. Dans une certaine mesure, c'est ce qu'il fait.

Walker Evans pondère. Agee était jeune et émotif. La rencontre avec ces trois familles l'avait bouleversé. C'était un écorché mais il n'y avait pas de quoi se mettre dans cet état.

« Louons maintenant les grands hommes » paraît en 1941 dans l'indifférence générale. L'intérêt pour les hommes du Sud a changé. Ils ne présentent maintenant un intérêt véritable que s'ils sont mâles, robustes, sachant manier le fusil, ramper sous des barbelés et marcher en cadence. On les recrute en masse et on les exerce à marcher, manier le fusil, ramper sous les barbelés, mais surtout marcher, marcher en rangs serrés, marcher sur terrain

accidenté, marcher en file indienne, marcher droit devant. On sait ce qu'on fait : quand l'homme du Sud sachant marcher se retrouvera sur les plages françaises ou japonaises et que son prédécesseur dans la file se sera fait faucher par le premier tir de mitrailleuse, l'homme du Sud n'étudiera pas lucidement les possibles choix qui s'offrent à lui : il continuera à marcher. Un réflexe.

James Agee n'est pas mobilisé. Il s'efforce de gagner sa vie. Il écrit, poèmes, récits, que les éditeurs refusent. Il trouve sa voie comme critique de cinéma pour le Time. La guerre terminée, en pleine chasse aux sorcières, le milieu du cinéma n'est pas le milieu le plus rassurant pour un homme comme lui, contestataire et sympathisant communiste. Sa position à l'Est lui procure une mince immunité. Il n'est pas persécuté. Sa passion pour le 7ème art le conduit à écrire des scénarios. Il est crédité au générique de « La nuit du chasseur » par exemple. Même si, d'après Philippe Garnier, sa contribution au film est proche du zéro : il se contente de boire l'avance. James Agee boit beaucoup. Il meurt en 1955 : il a 45 ans.

Son récit autobiographique « Une mort dans la famille » reçoit le Prix Pulitzer en 1957 et « Louons maintenant les grands hommes » est réédité en 1961, avec succès cette fois.

C'est la période des marches pour les droits civiques. La révolution couve. Le livre de James Agee est une emblème, un cri d'indignation face à l'injustice : les affamés, les réprouvés, les pauvres blancs du Sud et les noirs opprimés de partout, c'est blanc bonnet et béret noir. Oppresseurs capitalistes, c'est votre dernier Noël ! La révolution fait pschitt mais les droits civiques sont acquis, surtout si vous êtes avocat, basketteur ou que vous vous appelez Sidney Poitier, c'est un début. Un peu de casse, quelques compromis, mais on n'a pas marché pour rien.

En France, Jean Malaurie acquiert les droits de « Louons maintenant les grands hommes ».

Malaurie n'en peut plus de lire des traités d'ethnologie à dormir debout, ennuyeux à mourir. L'ethnologie est une discipline très corsetée. L'ethnologue observe des peuplades tribales de loin, à la jumelle. Papous de Nouvelle Guinée, indiens du Nordeste brésilien, bushmen du Kalahari, Inuits du Groenland, l'ethnologue se veut étranger, objectif et neutre. Si par malheur il s'approche trop de la

peuplade tribale (ou se fait encercler par surprise), son mot d'ordre est : « Surtout vachez à vos occupations et faites comme si nous n'étions pas là ». L'ethnologue s'interdit d'intervenir en toute circonstance. Un scorpion menace de tomber dans le berceau du nourrisson, l'enfant est piqué au cou, le père reste mutique, la mère se lamente en dodelinant de la tête, le cou de l'enfant gonfle, après plusieurs heures d'agonie, l'enfant meurt. L'ethnologue a tout noté, la connaissance des peuplades tribales a progressé. De ça, Malaurie ne veut plus. Il a entendu parler de Solomon Arsch. Il a lu Knud Rasmussen. Rasmussen faisait du troc. Si la chasse n'était pas bonne, Rasmussen fournissait de la nourriture aux Inuits du Groenland... à une condition : « Racontez-moi une histoire que vous racontaient vos aïeux ». Lors de l'expédition suivante, la chasse avait été bonne mais Rasmussen était devenu accro aux histoires. Il échangeait alors, contre des histoires dont l'authenticité était variable, des objets du monde civilisé : boussoles, montres, boîtes à dessin, moulins à café, services à thé – objets tout à fait inutiles dans cet environnement primitif mais fort jolis au demeurant, et décoratifs. Rasmussen se payait de mots. Les Inuits venaient faire leur marché chez Rasmussen. Certains n'avaient pas de quoi payer, ils ne connaissaient aucune histoire, et repartaient bredouilles, déçus de ne pouvoir orner leur igloo d'une babiole inutile. Et pourtant Rasmussen et les Inuits étaient copains comme cochon, se respectaient mutuellement. Le simple contact d'une civilisation avec une autre a un effet corrupteur sur l'une, et ça, Malaurie le sait. Il veut des ethnologues décoincés et décontractés du gland. Des ethnologues qui mettent les pieds sur la table de la case, font tomber la cendre de leur cigare dans la décoction de plantes, mâchent du peyotl en ricanant de concert avec l'indigène. Des ethnologues qui flirtent avec la fille de l'homme médecine. Pour sa collection « Terre Humaine », Malaurie veut de la subjectivité.

James Agee est subjectif.

La traduction de « Louons maintenant les grands hommes » est confiée à Jean Queval.

L'agacement de Jean Queval est perceptible. Les notes en bas de page du traducteur se mêlent à celles de l'auteur. Jean Queval aimerait bien avoir James Agee sous la main, lui tirer les oreilles, lui intimer un peu de tenue et de décence, pas la peine de s'épancher comme ça. Mais Agee est mort, Queval va alors s'en plaindre à Malaurie : « – Jean, Jean, mon bon Jean, je ne peux pas traduire ça, ce type est cinglé. – Fais

comme bon te semble, mon bon Jean, mais le livre doit sortir. Avant la fin de l'année. 1972. »

Queval fait donc comme bon lui semble. Et le lecteur de lire des notes extravagantes dont la teneur se résume à : « James Agee avait prévu d'insérer ceci et cela. Après mûres délibérations avec moi-même, j'ai décidé de n'en rien faire », « S'ensuivent plusieurs pages de descriptions. En concertation avec Jean Malaurie, et à notre grand regret, je ne les ai pas traduites – le lecteur n'y aurait de toute manière compris que couille ».

Jean Queval est sévère avec James Agee.

Mais il a du flair et du savoir-faire. Il s'acquitte admirablement de ce travail de traduction gigantesque. Je remercie infiniment Jean Queval pour avoir surmonté son agacement et être allé au bout de sa tâche.

Je remercie infiniment Jean Queval pour ses choix. Notamment celui d'avoir traduit la prière du Siracide (aussi connu comme « L'Ecclesiastique ») directement à partir de la source anglaise (la traduction française est atrocement insipide en comparaison), spécialement ce passage qui m'a causé un émoi salvateur :

« Louons maintenant les grands hommes, et nos pères qui nous ont engendrés. (...)

Il en est parmi eux qui ont laissé un nom après eux, afin que soient rapportées leurs louanges, et il y en a dont le souvenir ne s'est pas perpétué ; qui périrent, comme s'ils n'avaient jamais été ; et sont devenus comme s'ils n'étaient jamais nés ; et leurs enfants après eux. »

Que le nom de Jean Queval soit glorifié.

... et leurs enfants après eux.

James Agee avait sagement pris soin de dissimuler sous des pseudos l'identité des trois familles du livre, afin de protéger leur vie privée. Tout le monde n'a pas eu cette sagesse.

Après recoupements des photos de Walker Evans et des noms de lieux, leur identité réelle a fuité et les descendants des trois familles ont vu – et ce, dès les années 60 – journalistes, photographes et curieux frapper à leur porte et regarder par la fenêtre.

Les descendants ont moyennement apprécié.

Certains ont été scandaleusement outrés, se sont sentis trahis.

En 1986, Fortune Magazine (le même qui a refusé de publier le reportage initial cinquante ans plus tôt) dépêche un écrivain et un photographe sur les lieux

pour savoir ce que sont devenus les protagonistes de «Louons maintenant les grands hommes», principalement les enfants, juste histoire de voir. Histoire de voir si la pauvreté est héréditaire. Question difficile à trancher car s'il n'est pas prouvé à 100% que la pauvreté soit héréditaire, il est par ailleurs certain que les notions de résilience, de success story et autres «America, land of opportunity» sont largement surestimées. Magnifiées et réifiées par la littérature, le cinéma et les ouvrages rangés au rayon Développement Personnel. Un destin exceptionnel isolé, sous la loupe déformante des médias, en cache 50000 autres dont la tombe (sous condition de ressources pour acquérir une concession) porterait l'épithète (sous condition de ressources pour le faire inscrire) : « Né dans la pauvreté, mort dans la misère ».

Le reportage de Dale Maharidge (l'écrivain) et Michael Williamson (le photographe) sera publié sous le titre : « And their children after them » (pas de traduction française pour le moment – Ô Jean Queval, comme vous nous manquez en cet instant solennel !).

Les enfants en question ont une dent contre Walker Evans et James Agee.

Walker Evans et James Agee n'ont jamais révélé aux familles qui les ont accueillis la nature exacte de leur présence. Des employés de la Farm Security Administration rôdaient dans les parages, en Alabama à l'été 1936. Agee et Evans ont profité de leur ressemblance (costume cravate) avec les hommes du gouvernement pour infiltrer l'intimité des métayers. Les chefs de familles montrent à Evans et Agee la dernière récolte sinistrée, espérant une aide financière substantielle. Evans et Agee acquiescent silencieusement, jamais ils ne lèvent l'ambiguïté. Et ça, les descendants ne le leur pardonnent pas. Ils se sont fait eu. L'attitude des deux reporters est malhonnête, irresponsable, abusive et impudique. Une fille « Gudger » (maintenant vieille), a vu un reportage à la télé. Le narrateur citait des extraits du livre d'Agee. Le James Agee de 1936, tranquillement assis au domicile des Gudger tandis que les adultes et les enfants sont aux champs. Agee notant chaque objet, chaque élément de mobilier, pour finir en notant la fenêtre du logis, laquelle n'offre qu'une visibilité réduite tant les carreaux sont sales.

« S'il les trouvait si sales, il n'avait qu'à prendre un chiffon et les laver, au lieu de rester le cul planté sur sa chaise ! », s'exclame aussitôt la fille (maintenant vieille).

Cette fille (maintenant vieille) est parmi les

descendants les moins véhéments vis-à-vis de James Agee et Walker Evans. Je crois même qu'elle est la plus compréhensive. C'est dire.

La situation causait à James Agee un tourment évident. Il était dévoré de scrupule moral. Il culpabilisait à mort. Le qualificatif « d'espion » dont il s'affuble (lui et Evans) dans le livre est moins une rodomontade que la conscience aigüe de son imposture, aggravée par l'impossibilité d'en faire l'aveu.

Les descendants n'accusent pas les propriétaires exploités, agents de leur pauvreté. Ils n'accusent pas les manitous de la bourse, faisant baisser le prix du coton, cause principale de leur pauvreté. Ils accusent Walker Evans et James Agee qui ont montré cette pauvreté. Ça, c'est le crime impardonnable.

En 1964, Lyndon Johnson se fait photographier sur le porche d'un honnête travailleur du Kentucky, lequel a les plus grandes difficultés à nourrir sa famille nombreuse. Lyndon Johnson déclare la guerre à la pauvreté. Pas de ça sur le sol américain. LDB veut l'eau courante, l'électricité, un téléviseur, un frigidaire rempli de Coca-Cola, une étagère garnie de soupe Campbell dans chaque foyer. Dorénavant, martèle-t-il, le pauvre est une espèce en voie d'extinction.

C'est la fameuse « War on Poverty ». Educateurs, enseignants, associations caritatives, acteurs sociaux convergent vers l'Amérique profonde. Photographes et cinéastes les accompagnent, enchantés à l'idée de se frotter au monde rural et capturer un instantané authentique de « dirt poor America », tellement photogénique. Les acteurs sociaux sont les soldats, les photographes, l'intendance. La guerre s'enlise. Le pauvre reste pauvre. Pire, il se reproduit (on hésite à envisager des mesures de stérilisation). Les parachutages de téléviseurs et de frigidaires se font attendre. Les autochtones ne prennent plus la pose pour les photographes, ils se méfient maintenant de l'image colportée dans les mass média. Certains affichent même une franche hostilité.

En 1967, un cinéaste canadien, Hugh O'Connor plante sa caméra dans un pré, près d'une cité minière dans le Kentucky. Une camionnette se gare. En sort un homme en salopette bleue et chapeau de paille, un flingue à la main. « Vous n'avez rien à faire sur ma propriété, dégagez d'ici ! » O'Connor n'a pas le temps de ranger son matériel ni de parlementer, il s'écroule dans l'herbe sèche, une balle dans la poitrine. Mort.

On connaissait l'appareil-photo voleur d'âmes, superstition amérindienne qui prête encore à sourire, voici venir la caméra tueuse. Car Hobart Ison, l'homme à la salopette bleue, clame avoir agi en état de légitime défense.

– Ce gars-là, avec sa caméra, il allait me détruire, nuire à ma réputation. Il allait me faire passer pour un péquenot arriéré à la gâchette facile.
– Mais... c'est pourtant ce que vous êtes !
– C'est pas une raison pour que tout le monde le sache! Elizabeth Barrett a fait un très beau documentaire («Stranger with a camera» - (c) Appalshop 2000) sur ce fait divers, sans caricature, avec sensibilité, en écoutant attentivement l'ensemble des témoignages. Elle-même a grandi dans le Kentucky, pas très loin de l'endroit où se sont déroulés les faits. Elle se rappelle avec exactitude la réaction des habitants du coin à l'époque (et donc, la sienne propre) : Hobart Ison était dans son bon droit, O'Connor avait forcément fait un truc qui fallait pas. Ce qui lui est arrivé, O'Connor l'avait bien cherché.

Ce qui ne signifie aucunement que Walker Evans et James Agee se seraient faits lyncher si, en 1936, ils avaient clarifié leurs intentions auprès des familles et de leurs membres « interrogés, espionnés, révévés et aimés ». L'amour aide mais ne fait pas tout. Quand bien même James Agee aurait lavé les carreaux sales, il lui eut été impossible de laver la honte de vivre dans un endroit où les carreaux sont sales. Le pauvre est essentiellement constitué de honte. Ontologiquement démuné, le pauvre comble son dénuement de petites choses qui tiennent chaud l'hiver, comme le ressentiment, la colère, la résignation, mais surtout la honte. La honte est 100% compatible. Elle adhère au pauvre, neutralise les timides élans de ressentiment et de colère. La honte est un merveilleux isolant. Le riche a intuitivement compris les vertus de la honte. Le riche désigne, «tss tss», un détail absolument anodin (des carreaux sales), un détail éloigné des conditions élémentaires de survie (lesquelles sont – rappelons-le, à toutes fins utiles – : se nourrir, s'abriter, avoir chaud l'hiver) ; le «tss tss» claque comme un fouet sur le pauvre qui adopte spontanément le point de vue corrupteur du riche, incapable d'y opposer la dignité et l'authenticité de sa propre histoire (puisque le pauvre est aussi démuné de langage), comme les Inuits qui ne connaissent aucune histoire au marché de Rasmussen, s'en retournant dans leur isolement, rentrant bredouilles, la tête basse et le harpon lourd. Honteux.

Faudrait conclure.

Romain Gary (voir plus haut) annonçait volontiers : «les 30000 prochaines années seront très difficiles à vivre». Son estimation me paraît optimiste.

En janvier 1906, un gueux connu sous le nom de Jean-Marie Déguinet était retrouvé mort de froid devant l'entrée de l'hospice de Quimper, Finistère. «Né dans la pauvreté, mort dans la misère», ce gueux connaissait au moins une histoire : la sienne. Il tenait un journal. Ses cahiers ont été retrouvés en 1984. Les dernières lignes (sur un total d'un bon millier de pages) qu'il a écrites, quelques jours avant sa mort, provoquent un serrement au coeur :
« Je termine en souhaitant à l'humanité le pouvoir ou plutôt le vouloir de se transformer en véritables et bons êtres humains, capables de se comprendre et de s'entendre dans une vie sociale digne et heureuse. »
On ne saurait mieux dire.

« Louons maintenant les grands hommes » - James Agee et Walker Evan - Collection « Terre Humaine », 1972.



Louons maintenant les grands hommes...
... et leurs enfants après eux



LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

#9

En 1989, Batman fêtait ses 50 ans. Warner Bros. participait à l'événement en préparant le film de Tim Burton, réalisateur de Beetlejuice (que j'avais franchement adoré). J'avais décidé, avant même de voir le film, que j'aimerais « Batman » et que je le clamerais haut et fort. C'était une position très difficile à tenir. Le film était indéfendable. Une bouse. (Tim Burton s'est rattrapé depuis, merci pour lui) Pour commémorer l'anniversaire de l'homme chauve-souris, les éditions Glénat (et quelques autres) ont profité de la vague en sortant une palanquée de Batman. Toutes sortes de Batman. Du Batman rétro, du Batman violent, du Batman horrifique, du Batman mystique, du Batman parodique, du Batman « hard boiled », du Batman kitsch, du Batman versant Sam Spade. Une indigestion de Batman. Parmi ce capharnaüm, une histoire courte signée Harlan Ellison avait retenu mon attention. Batman y était totalement à côté de la plaque, à contretemps, se trompant lourdement sur ses diagnostics, trop vieux, trop sûr de son fait, incompetent, les citoyens de Gotham le battaient froid et il en était finalement réduit à rendre la justice en réprimandant un gros type ayant négligemment jeté l'emballage d'un bonbon sur le trottoir.



Le scénariste parsemait les cases de citations, proverbes chinois, africains, et autres maîtres zen. L'une de ces citations m'a durablement marqué mais j'ai longtemps été incapable d'en trouver l'auteur. C'est le débonnaire Jean Queval (dont je narrais les exploits dans l'article précédent) qui m'a mis la puce à l'oreille. Si les moteurs de recherche étaient dans l'incapacité de me renvoyer la citation exacte, c'est tout simplement que le traducteur (anonyme) de l'aventure (mésaventure, plutôt) de Batman avait pris comme source le texte anglais du comics, sans chercher plus loin.

C'est ainsi que j'ai pu remonter la source et identifier la provenance de la citation.

L'auteur en est Confucius. Elle est tirée des Analectes, Chapitre XVI.9

La voici :

« Il y a d'abord ceux qui sont nés sages, puis viennent ceux qui le deviennent par éducation.

Puis ceux qui triment péniblement pour acquérir cette éducation.

Et enfin au plus bas du peuple commun, il y a ceux qui triment péniblement sans rien apprendre »

Des arcaniers déjà ! Dans la Chine de la dynastie Han ! Qui l'eut cru ?

* * *

1989, c'est aussi l'année où j'ai acquis les 6 volumes des « Gardiens », parus aux éditions Zenda.

Le quatrième de couverture insistait beaucoup sur la qualité exceptionnelle de la traduction de Jean-Patrick Manchette. Le quatrième de couverture s'appelait en réalité Doug Headline (soit Tristan Manchette au civil : le fils de l'autre).

Lorsque « Watchmen » (autre bouse cinématographique) est sorti en 2007, Panini Comics a fait le forcing pour acquérir les droits de la BD en mettant un gros paquet de blé sur la table. Pas assez cependant pour que la traduction de Jean-Patrick Manchette suive le mouvement. Outragé dans sa dignité, Doug Headline a créé une mini polémique,

s'insurgeant violemment, priant pour que ces lourdauds hérétiques de Panini n'aient pas le culot de publier les « Watchmen » sans la sacro-sainte traduction de feu son père.

Ils l'ont pourtant fait, sans créditer le (les) nouveau(x) traducteur(s). Il n'y a pas de quoi s'en indigner.

La traduction de JP Manchette est exemplaire, c'est vrai (puisque c'est la seule que je possède, je ne suis pas non plus en mesure de juger). Mais aujourd'hui, j'ai une pensée amicale pour les obscurs, les anonymes, les sans-grade, les inconnus, les «John Doe» et «Alan Smithee» de la traduction.

« Moby Dick », on sait : c'est Jean Giono. Mais « Blek le Rock » ? « Sergent Kirk » et « Sergent Rock » ? « Mr Natural » de Crumb ? « Un pacte avec Dieu » de Will Eisner ? les comics Aredit ?

Et cet « Happy Birthday Batman » dont je ne sais rien du traducteur (sinon que son inspirée transcription « directly from english to french » des Analectes de Confucius m'a accompagné toutes ces années). A ceux-là, les obscurs, je dis aujourd'hui merci.



La radio Fréquence Mutine a toujours été associée, dans mon esprit, au gothique.

Le logo, clairement identifiable, en est une des raisons. Une autre est le souvenir tenace d'un camarade de lycée qui l'écoutait religieusement et n'avait de cesse de me tanner avec Sisters of Mercy, Sisters of Mercy, Sisters of Mercy.

Le rares goûts musicaux que j'ai conçu viennent de cette période, l'adolescence, où ce qu'on cherchait à me fourguer de force avait le même effet que l'huile de foie de morue sur la génération précédente. Mon organisme s'est construit sur un rejet, il n'y a rien à faire à cela : U2 ou Sisters of Mercy, ça ne passe pas. Par phénomène de généralisation hâtive, j'ai eu en horreur le gothique des années 80 (Bauhaus, The Mission, Siouxié). Seules concessions faites : The Cult (quand ils ont viré hard-rock), un peu The Cure (pas beaucoup), Joy Division (quand d'autres ont repris leurs chansons), Norma Loy (quand ils chantent « L'homme à la moto »).

Mais le gothique me restait étranger et, comme tout xénophobe soucieux de marquer son territoire, je ne manquais pas de fiel pour m'en moquer :

-Question : Cinq corbeaux sont sur une branche. Un chasseur s'approche et en dégomme un. Combien de corbeaux restent-ils sur la branche ?

-Réponse : Ben oui, quatre.

Cette private joke (dont je ne me lassais pas) provoquait l'incompréhension : « ben non, les oiseaux s'envolent au coup de fusil, il ne reste aucun corbeau sur la branche ». Je devais expliquer la blague, ce qui n'est pas la moindre des humiliations : « meuh non, les goth sont sombres, maussades, ils aiment l'obscurité, le danger est leur environnement, la mort est leur compagne ». La lumière se faisait dans les esprits : « Ah ouais, corbeaux, goths : O.K. pigé ». Effet désastreux.

De mon coin de campagne reculé, il était impossible de capter Fréquence Mutine. La première chanson que j'ai entendu sur leurs ondes, lorsqu'il m'a été donné l'occasion de faire un bref passage à Brest, ça a été « Ritual of the lame » par Girl Trouble. Un groupe de garage-rock crampsien dont le chanteur, avec sa voix caverneuse, avait un je-ne-sais-quoi de... gothique.

Les associations d'idées ont la vie dure.

En 2012, un petit festival était organisé pour célébrer les 30 ans de la radio. Le groupe vedette, c'était les Disciplines avec Ken Stringfellow en show-man turbulent. Ken Stringfellow est la moitié pensante des Posies dont le premier album, « Failure », contient une photo (il est à droite) qui en dit long sur les influences de l'adolescent qu'il était.



Née de la libération des ondes la bande FM aux débuts des années 80, Fréquence Mutine est toujours active, sur le même réseau hertzien. Un exploit rare. Gomina tient la boutique à presque lui tout seul. D'aucuns (j'en suis) trouvent qu'il a bien du mérite.

Et la radio offre un choix d'écoute bien plus large que le gothique. Il n'y a que les petits cerveaux étriqués et bornés comme le mien pour soutenir le contraire (n'empêche, en 30 ans, ça faisait quelques coïncidences, je me devais de les noter).

Gothic country

Le plus ironique, c'est qu'après une longue traversée du désert où seules les chansons de Townes Van Zandt m'ont accompagné, le renouvellement de mon intérêt pour la musique s'est cristallisé sur un genre bien particulier : ce qu'on appelle la gothic country.

Les seules notions que j'avais de ce genre se limitaient alors à «Country Death Song» des Violent Femmes et à Sixteen Horsepower. C'est à peu près tout (à une centaine d'exceptions près).

Très vite, je suis allé de découvertes en découvertes.

Des groupes (Sons of Perdition, Rachel Brooke, Jayke Orvis, Joel Kaiser, JB Nelson, Oldboy, Munly, Bob Wayne, Perreze Farm, Strawfoot), des labels (Devil's Ruin, Farmaggedon, Dark Roots Syndicate), un festival qui s'exporte (Muddy Roots) et une icône irrésistiblement attachante : Jesco White, the dancing outlaw.

Un suédois s'essaye actuellement à documenter le genre sur le site «Swedish Embassy of Gothic Country». Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une tâche facile. Les frontières du genre sont poreuses. Bonne chance à lui.

Parallèlement aux découvertes musicales que je faisais, allant à la rencontre d'un univers et d'une petite population vivace et bariolée dont je ne soupçonnais pas l'existence, je me suis intéressé aux films, aux livres, aux lieux, aux histoires, à l'Histoire. Ma curiosité était d'abord de nature voyeuriste. Je cherchais des tueurs cinglés, des familles douteuses, des pères improvisant une partie de colin-maillard avec leur fille pour la balancer dans le puits (la trame de «Country Death Song»), des manieurs de serpents, des fondamentalistes en transe, des détails sordides, des estropiés, des éclopés, des péquenots dans toute leur splendeur horrible et grotesque. J'ai trouvé tout autre chose. A l'ombre du stéréotype et du cliché, j'ai trouvé mes frères en humanité.



nobody nose #10

Dans l'adaptation filmée de « La Reine des pommes » (avec Forrest Whitaker), il y a un « running gag ». Jackson (la « pomme » du titre) a dans sa chambre, au-dessus de son lit, accroché deux portraits au mur : l'un de sa mère, l'autre de Jésus.

Un duo de malfrats pénètrent dans sa chambre en son absence :

- C'est qui là sur le mur ?
- Ben, c'est Jésus.
- Non, je veux dire, l'autre type ?



La scène se reproduit, avec des malfrats différents, deux fois dans le film. C'est le principe du « running gag ».

Ma vision de l'importance qu'occupe Hank Williams dans la conscience collective serait une simple transposition de cette scène, avec, accrochés au mur un portrait de Hank Williams et un autre de Jésus, et une légère modification du dialogue :

- C’est qui là sur le mur ?
- Ben, c’est Hank Williams.
- Non, je veux dire, l’autre type ?



C’est ainsi que je vois les choses car, avec Hank Williams, on touche au sacré.

Un demi-siècle après « Your cheatin’ heart », une nouvelle adaptation cinématographique de la vie, de la mort et de la résurrection de Hank Williams est dans les tablettes. Assistera-t-on, comme au temps de Scorsese, à la purification des salles de cinéma par le feu et aux habituels anathèmes féaux proférés par les gardiens du temple ? C’est peu probable.

Il n’empêche. Hank Williams III (il n’est qu’un petit neveu par alliance – laquelle alliance est réputée adultérine – et, accessoirement, il fait des disques plutôt bons) jette déjà de l’huile sur le feu. Légitimé du fait de son hérédité (fût-elle infime) par le sang avec la figure déifiée, Hank Williams III fait souvent ça, donner son avis, même lorsque celui-ci n’est pas expressément requis : album hommage (peuh !), film hommage (bof !), musée réhabilitatif (sans moi !). Aussi, il s’est empressé de répéter à qui veut l’entendre que l’acteur retenu pour jouer Hank Williams n’en a ni le charisme, ni la voix, ni la gestuelle. Voudrait-il suggérer que l’acteur en question n’est pas habité par l’Esprit Saint, il n’agirait pas autrement.

On verra. « The Last Ride » en 2012 ne se présentait pas sous de meilleures conditions et il est pourtant une superbe évocation, subtile, respectueuse, profonde et généreuse des derniers jours de Hank Williams.

Lire aussi (ci-contre) un texte de Laurent Chalumeau, dont le titre en VO signifierait « Hillbillies, rednecks & white trash », mais dont le contenu dément opiniâtrement l’accroche tapageuse :

Billy des collines, cous rouges et détritrus blancs
par Laurent Chalumeau

Ce qui aurait pu devenir un potable écrivain français écrivit un jour : “Dans le costume brodé de doubles croches qu’il enfilera en devenant Hank Williams, Hiram nous fait l’effet d’un cow-boy de grand magasin. Mais au début des années 50, dans la brousse américaine, il incarne parmi les white trash la même sexualité libre que les bluesmen vingt ans plus tôt au sein de la communauté noire. C’est avec lui, qui n’est pas texan, que la country music en vient à se confondre avec son incarnation la plus bruyante, licenciée et, surtout, électrique : le style honky tonk. Sexe, drogue, overdose à l’arrière d’une Cadillac : Hank Williams – le

Shakespeare Hillbilly, comme le surnommait avec condescendance un magazine du Nord-Est en ne croyant pas si bien dire – sera la première rock star. (...) “Plus encore que tous ceux qui, comme lui, ont appris la rhétorique en entendant des cantiques, Hank possède l’art de la fameuse simplicité biblique, ce que les linguistes appellent la “totale absence de figures” (de style), expression consacrée du Sublime. C’est ainsi, en fait, que le plus posément du monde, Hank repousse les limites de l’obscénité, de l’intensité, de l’outrage (toutes ces choses dont le critique fait des “valeurs”). Quoi de plus décoiffant, en effet, que d’entendre cette teigne à dents de poisson et moelle épinière qui fuit constater : “la lune est partie cacher mes larmes derrière les nuages. Je suis si seul que j’ai envie de pleurer.” “Mon fils appelle un autre homme Papa.” Qui d’autre a jamais osé sortir un refrain aussi irréfutable que “Même si j’y consacre toutes mes forces, tout mon temps, jamais je ne sortirai de ce monde vivant”, et le placer en tête des hit-parades la veille de sa mort? “Trente-cinq ans après, une fois habitué aux particularismes régionaux, l’écoute de ses chansons reste l’une des expériences les plus fortes que la pop music puisse proposer. Quelque matériel hi-fi que l’on possède, on n’en a pas vérifié l’entière puissance, on n’en a pas épuisé la portée, tant qu’on n’y a pas joué les chansons de Hank Williams autant de fois qu’il est nécessaire pour entendre vraiment le train.”

Kris Kristofferson va encore plus loin, qui fait d’un goût pour Hank Williams une condition préalable à tout commerce avec son prochain lorsque, en true southern gentleman il chante avec une rageuse jubilation qui n’empêche pas la détermination : “Si tu n’aimes pas Hank, chérie, va-t’en donc te faire mettre ailleurs.” Ce qui, vu sous un certain angle et à partir d’une certaine heure, pour choisir quelqu’un avec qui l’on risquera de partager ne serait-ce qu’un petit déjeuner, semble effectivement un critère de sélection au moins aussi décisif qu’une commune adhésion aux règles du safe sex.

Lui : *Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grande?*

Elle : *Coyote Girl !*

...

Elle : *Et toi, qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand?*

Lui : *Consommateur dans un établissement tenu par des Coyote Girls.*

*

Le premier « Coyote Ugly Saloon » s'ouvre en janvier 1993 dans le Lower East Side à New York. Bien que l'acquisition du commerce a été possible grâce aux ressources financières de son mari, c'est Liliana Lovell (Lil' pour les amis) qui décide d'en assurer la gestion et tenir le comptoir. Elle n'a aucune expérience dans ce domaine mais a quelques petites idées érigées en profession de foi : « Je considère le fait de ne pas vouloir faire du fric comme hautement immoral ». Aujourd'hui que « Coyote Ugly » a accédé au statut envié de « franchise », une demi-douzaine d'établissements aux Etats-Unis sont la propriété exclusive de Lil'. La lecture de son blog donne une idée de ses joies et de ses peines. La recette d'Austin a été bonne ce soir. A Oklahoma City, la recette a été moins bonne, les filles auraient pu se démener davantage. Lil' a des joies et des peines simples.

En 1997, la journaliste Elizabeth Gilbert (qui n'a pas encore écrit « Mange, prie, aime ») se fait embaucher comme serveuse au Coyote Ugly Saloon et publiera le récit de son expérience dans le magazine GQ. L'article s'appelle « The muse of Coyote Ugly Saloon » et Liliana Lovell est décrite comme une forte personnalité, sachant mener son business, transformant ses moins en plus.



Un client commande un cocktail exotique. Lil' ne sait pas faire les cocktails, elle ne veut pas apprendre. Pour punir le client de son outrecuidance («ici, c'est Jack Daniels ou rien»), un châtiment est improvisé : le breuvage est versé directement du goulot au gosier, de haut en bas, la posture symboliquement soumise du consommateur réclamant une certaine souplesse. C'est bon enfant.

Le bouche à oreille fait son oeuvre. Les cadres de Wall Street viennent s'encanailler au Coyote Ugly Saloon après une morne journée passée à manipuler les chiffres. Le bar gagne une petite réputation. L'argent rentre dans les caisses. Lil' est fière de son succès. Elle fait ce qu'elle veut, ne fait pas ce qu'elle ne veut pas et gagne du fric. C'est sa conception de la liberté.

L'aplomb et le charisme de la tenancière impressionne Elizabeth Gilbert. Le saloon peaufine son image, impose un cachet. Lil' aime la country et le southern rock. Le juke-box passe en boucle « The devil went down to Georgia » du Charlie Daniels Band. Lil' embauche des serveuses grossièrement attifées en cow-girls post grunge, blue jeans serrés et haut de corps dévoilant une nudité partielle, dans les limites de ce que permettent les lois sur les moeurs. Voici venir les Coyote (sans prendre la peine d'ajouter « girls » puisque cela va de soi).

Quelles sont les qualités requises pour se faire embaucher comme serveuse au Coyote Ugly Saloon ? Une barwoman expérimentée agrippe sa poitrine généreuse dans un geste qui, sans ambiguïté, signifie : ça.

Lil' s'offusque. Pas du tout, j'ai refusé des serveuses qui avaient de gros nichons mais étaient connes comme des balais et j'ai engagé des serveuses qui avaient de petits nichons mais avaient de la répartie et de la personnalité. Nous en sommes heureux. Si, aux défauts d'un caractère peu amène, Lil' ajoutait la discrimination au recrutement, sur le critère de la volumétrie mammaire, elle nous deviendrait franchement antipathique.

D'ailleurs Elizabeth Gilbert témoigne. Elle a été embauchée et elle-même n'a pas de très gros nichons. Toutefois, la formule sur laquelle Lil' bâtira son succès commence à se préciser : belles gonzesses + bibine = biftons.

Un soir, l'ambiance est à l'ennui. Le Charlie Daniels Band en boucle, ça commence à lasser. Un petit groupe de traders quitte le bar relativement tôt. Lil' s'approche de la serveuse débutante : « Si ces gars-là

s'en vont, tu es virée ». La serveuse débutante rattrape les traders dans la rue du Lower East Side, les ramène à l'intérieur du saloon et passe la soirée à chanter pour eux, danser sur les tables, simuler la gaieté et sourire à s'en déformer la mâchoire. Lil' est satisfaite : les traders consomment. Un client divertie est un client qui ouvre grand son portefeuille. La serveuse a sauvegardé son emploi mais Lil' a beau dire (ça forge le caractère et c'est une victoire sur ses inhibitions de petite fille embourgeoisée, l'offre d'emploi ne dit-elle pas : « SHAMELESS SLUTS WANTED: NO EXPERIENCE NECESSARY » - le féminisme selon Liliane Lovell), on reste circonspect. Ce n'est plus bon enfant du tout. Le divertissement obligatoire devient totalitaire. Un tyran se cache derrière la Lil' grande gueule et forte poigne.

L'article d'Elizabeth Gilbert retient l'attention. Touchstone acquiert les droits. Coyote Ugly va devenir un film en 2000 (une bluette édulcorée). Sur ce coup là, Lil' ne fera pas de fric mais elle entrevoit les bénéfices d'une publicité gratuite. Elle donne son approbation sans réserve. Elle sait qu'il y a du fric à se faire. Les dollars s'allument dans ses yeux. Elle voit juste.

Des établissements s'ouvrent au quatre coins des Etats-Unis. Pour certains (Las Vegas par exemple), Lil' n'est pas consultée comme conseillère artistique et plastique. Ça la contrarie un peu mais elle se console avec les titres de propriété nominatifs d'une demi-douzaine de « Coyote Ugly Saloon » et des rentes régulières pour avoir trouvé le nom, inventé le concept et tenu le tiroir caisse. Le succès est tel que des saloons ouvrent en Europe et en Russie. Des danseuses professionnelles se mêlent aux serveuses. Des invités vedettes font des « ménages ». Des soirées spéciales garantissent un divertissement permanent. « Foxy lady » remplace « The devil went down to Georgia » (dont le potentiel globalisant a montré ses limites). La TV diffuse des Coyote Ugly Academy (avec élimination, sur vote cruel des spectateurs, des candidates aux nichons trop petits). On élargit l'entrée pour faire place aux fructueuses soirées estudiantines et, par voie de conséquence, aux mineurs. A New York, Lil' lançait aux clients : « Jack Daniels ou rien ». Lil' n'est pas tout d'un bloc, elle est ouverte au compromis. Que le nouveau mot d'ordre soit aujourd'hui devenu : « du fric ou rien », cela ne trahit aucunement sa philosophie de vie.

Elizabeth Gilbert : "The Muse of Coyote Ugly Saloon"
(GQ Magazine, 1997)

nobody nose #11

Les Damned ont bien dû faire une vingtaine de concerts d'adieu. C'était une démarche pleine d'égard et de prévenance envers le public. Une attitude chargée de précaution et de prévoyance : les Damned prévenaient.

En ouvrant les pages de l'ultime numéro de Minimum Rock'n'Roll (je ne savais pas encore qu'il s'agissait du dernier), un large passage du texte de Luc Lemaire avait un air de déjà-lu. Et pour cause. Le passage figurait dans le deuxième numéro de HOBO dont je ne savais pas non plus qu'il serait le dernier, et pourtant j'aurais dû compter parmi les premiers informés puisque, HOBO, c'est moi qui le bricolais à mes heures perdues, sur un temps qu'on dit libre mais (c'est une question de goût) je préfère dire perdu. Certaines choses ne préviennent pas. Luc Lemaire, je l'avais remarqué sur le groupe de discussion panikorama et il avait accepté, sans faire de manières (c'est dire son niveau d'insouciance), de participer à HOBO.

Sur panikorama, la petite musique tranquille de Luc Lemaire intriguait. Il exagérait avec modération, brocardait avec gentillesse, provoquait sans méchanceté, ironisait avec douceur, digressait avec légèreté et s'adjudgeait les faveurs de tout le monde puisqu'il incarnait la bienveillance et la mesure. Aux grincheux jetant régulièrement l'anathème sur les errements, le manque de jugeote et le prévisible de tel rédacteur en chef, Luc Lemaire rétorquait placidement : « il est un peu comme nous tous : il a trop de disques, et trop de souvenirs. »

Luc Lemaire existe, je l'ai presque rencontré. Nous avions, avec toute la distance de mise et la désinvolture factice des êtres de notre engeance, convenu de nous voir et profiter de l'occasion pour lever le coude à la santé des Saints ou des Damnés. J'ai eu en main une adresse et un numéro de téléphone portable, aussi je puis affirmer que Luc Lemaire n'est ni troglodyte ni technophobe mais le temps de conjugaison de la présente phrase est incertain car, voyez-vous, cela remonte à une bonne dizaine d'années.

Contrairement aux Damnés, certaines choses ne préviennent pas, comme la peste et le choléra, la baisse du pouvoir d'achat, la folie et les insomnies, les dix plaies d'Egypte, les typhons, les cyclones, les tornades, les ouragans, la baisse de tonus

musculaire, les tempêtes sous un crâne. Durant mes classes (car j'appartiens à l'une des générations pour qui ces formalités étaient obligatoires), j'avais pourtant passé l'épreuve d'une évaluation composée de plusieurs milliers de questions, laquelle évaluation servant à déterminer si l'on était toqué ou pas — sans oublier la toise et la bascule, instruments essentiels à la connaissance de la pathologie humaine et à la détection des défauts physiques et psychiques —, mais il ne faut à l'évidence pas trop se fier à ces outils perfectionnés. La prescription du médecin qui m'a pris la tension et jaugé l'état déplorable de mes nerfs un jour de janvier 2004 semblait — en sus de paraphraser Clemenceau : la folie est une chose trop sérieuse pour la confier à des militaires — certifier que j'étais bel et bien fou, dingue, à lier, aliéné. Devais-je docilement m'y fier ou me défier d'une sombre machination iatrogène ourdie par eux ? - Qui ça eux ? demande Gibbs à Abby. - Tu sais bien Gibbs : *the ubiquitous them*. Qui croire ? A qui s'en remettre ? Quelle haute autorité prévenir ? Nobody nose. Personne. Conséquence : je n'ai pas vu Luc Lemaire, rendez-vous manqué. Mais je l'ai retrouvé avec plaisir dans les pages de Minimum Rock'n'Roll, revue annuelle. Cinq textes rares, publiés de 2004 à 2008.

HOBO était une petite feuille de chou sans prétention, mais pas sans intention. L'intention était de réunir petit à petit les quelques fanzineux ou passionnés qui m'avaient donné du plaisir à lire. Jackinzebox, Jennifer de 'Facts from the Vault', D.Kelvin, Guillaume Gwarddeath, Pol Dodu, Arnaud Le Gouëfflec, Euthanasie Juliette, le Vicomte de Rocka Rolla, Luc Lemaire. Au fait de mon fantasme, à ces moments perdus où l'intention appelle à revêtir le costume de l'ambition, je me voyais en Philippe Paringaux devant la glace, les jambes étendues sur le bureau, ouvrant le courrier et découvrant les articles de Philippe Garnier, de Berroyer, les planches de Marcel Gottlieb (Laurent Chalumeau rejoindra l'équipe plus tard), le Rock&Folk des années soixante-dix restant, quoi qu'on en dise, une référence — et je me limite ici à ne sélectionner que ceux que j'aime. J'avais mes têtes et mes préférences. Au détriment des goûts et des couleurs, j'accordais plus d'importance à cette chose un peu surfaite, le style, cette poudre au yeux qui réussit même à rendre distrayants ou aimables des tueurs d'enfants, des négationnistes, des pamphlétaires, des tortionnaires ou des capitalistes (non, quand même pas des capitalistes). Aucune des personnes citées ci-dessus n'appartenant à ces

catégories, cela va sans dire (mais aussi en le disant). Le monde demeurant une chose peu sûre, certaines intentions font mieux de rester là où elles sont nées : dans ma tête.

Le monde, on me le rappelle parfois, est aussi un endroit où il y a de la bonté et de la beauté. Beaucoup plus que je ne le soupçonne. Luc Lemaire est là pour confirmer ces soupçons.

Voici, par un petit miracle d'édition, la découverte des écrits plaisants, bonhommes et bienveillants d'un « inconnu persistant », ni écrivain, ni journaliste.

Combien y en a-t-il de ces textes dans les greniers ou il n'y a plus de grains, dans les caves où il n'y a plus de produits de la vigne, entre les sommiers et les matelas où il n'y a plus de billets à l'effigie de Corneille ou Delacroix, dans les interstices des disques durs où la poussière tente de se frayer un passage, où les microscopiques secousses sismiques et l'obsolescence programmée les vouent à une disparition certaine et un injuste oubli. Combien de textes merveilleux dans les replis intimes d'anonymes tenant à le rester ? Combien d'histoires chez tous ceux qui ne racontent pas leur histoire ?

MINIMUM ROCK'N'ROLL

présente

Luc Lemaire



Luc Lemaire

The Clash... Tout de même, quel épouvantable groupe !

2004-2008

Luc Lemaire peut se lire dans Minimum Rock'n'Roll (#1, #2, #3, #4, #5), dans le métro et au salon de coiffure. Luc Lemaire est un produit sans agent polluant. Les textes de Luc Lemaire sont compilés en format EPUB sur le site du présent zine (voir lien page 2)

Alain Corbin n'est pas un détective (« chercher la femme ») ni un disciple de Diogène de Sinope (« je cherche un homme »), il est historien et connaît comme personne les locaux des archives départementales d'Alençon et son sympathique personnel qui l'appelle par son prénom ou l'accueille dans par un silence courtois et une expression du regard, petits riens auxquels nul n'est totalement insensible, signifiant qu'on l'a déjà vu, qu'on le reconnaît, qu'il existe.

C'est là, aux archives de l'Orne, qu'Alain Corbin a trouvé la matière au livre publié en 1998 : « Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876 ».

Louis-François Pinagot n'a joué aucun rôle historique, n'a jamais pris la parole en son nom ou au nom de ses semblables, était analphabète, ne savait ni lire ni écrire, exerçait le métier de sabotier, a connu l'indigence, n'a jamais fait l'objet d'une surveillance de la part des autorités et aucun document judiciaire non détruit ne le mentionne. Il est un parfait inconnu.

« Il est bien celui que je cherchais », écrit Corbin. Louis-François Pinagot, le livre, est une gageure à écrire et un dépit à lire.

On ne saura rien de lui, précisément parce qu'il n'y rien à savoir. La liste des dénominations situant l'endroit où il vécut, Basse-Normandie, département de l'Orne, Le Perche, la petite commune d'Origny-Le-Butin, la lisière de la forêt de Bellême, les hameaux de la Haute-Frêne et de l'Hôtel-Migné dépasse en nombre celle des événements de sa vie : naissance, mariage, mort.



C'est justement le but de la démarche de Corbin, qualifiée de « méditation sur la disparition », exhumé l'univers de ceux dont le souvenir ne s'est pas perpétué, les engloutis, les effacés, les Pierre Rivière ou Joseph Vacher qui n'ont tué personne, les classes laborieuses mais inoffensives (démographiquement supérieures aux classes laborieuses mais dangereuses), évoquer un « Jean Valjean qui n'aurait jamais volé de pain ». Corbin a cru si fort en son projet qu'il a instigué la création informelle d'un Cercle de recherches pinagotiques, incitant ses collègues à farfouiller dans les archives aux fins de redonner corps aux humbles et aux oubliés, raconter l'histoire de ceux qui ne racontent pas leur histoire. La manipulation des documents d'archives est une chose épineuse. Les archives parlent ou ne parlent pas et dans les deux cas, la majeure partie du temps, elles n'ont rien à dire. De la même façon que la feuille d'imposition d'un secrétaire d'Etat ne saurait en rien nous renseigner sur son train de vie, l'archive administrative ou judiciaire est foncièrement décevante et incapable de témoigner de ce qu'un homme ou une femme a pensé, vécu, ressenti. Le projet novateur et passionnant de Corbin aboutit à une prévisible impasse et l'humble tâche que l'historien s'était fixée sera encore, et pour longtemps, dévolue aux poètes et aux gens pourvus du don d'imagination, aux détectives « cherchant la femme » et à la lanterne de Diogène « cherchant un homme ».

"Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876"
Alain Corbin (Flammarion, 1998)

P.S.1 : Depuis un bon bout de temps je n'ai plus beaucoup écouté **Holly Golightly**. Ô combien je l'ai aimé pourtant, mais ses dernières sorties avec le Brokeoff, j'ai finalement dit bof. Ma part : mes goûts rétrécissent, se font tout petits. Mais Damaged Goods annonce une nouvelle inattendue : Holly Golightly est revenue à Londres, pour un concert, et pour enregistrer un album tout frais avec de vieilles connaissances. Qui ? Bruce, Rick, Matt ? On ne sait pas. Damaged Goods ne cite pas de noms mais promet que le backing-band sera au complet et l'album forcément chouette. A paraître. En attendant, je découvre avec surprise « It won't be you » sur un album hommage à Bessie Smith. A écouter.

"Maintenant que tout se vaut, on ne sait plus rien; maintenant que tout se sait, on ne vaut plus grand chose. Quand chaque jour d'une ère d'abondance et de sécurité nous apporte son quota de produits de consommation courante dont l'effet sur ceux qui en font usage équivaut à l'absorption de somnifères en grande quantité, il pourra s'avérer difficile de comprendre les comportements et les motivations de nos prédécesseurs. Si l'on ne replace pas les choses dans leur contexte, elles perdent de leur signification et relèvent de l'anachronisme; mais même correctement situées sur la carte de l'espace-temps, elles n'en demeurent pas moins confuses. On se rappellera avec incrédulité qu'il n'y a pas si longtemps, une poignée d'isolés tenaient le fait de frapper les cordes d'une guitare et de hurler dans un micro comme l'expression la plus aboutie de leur angoisse et de leur mal de vivre. Et les commentateurs qui n'y auraient vu qu'une lubie passagère, un caprice momentané, une passion éphémère, se seraient heurtés de la part des intéressés à un vif démenti ou un haussement d'épaule, et il en allait ainsi de toutes spéculations basées sur un calendrier. Car nous étions à la fin des années soixante-dix, et le futur n'existait pas.

Steven Hamper était malade le jour où la terre s'arrêta. On s'imagine mal combien c'est déprimant d'être malade quand on a dix-sept ans et qu'on vit à Chatham dans le Kent, où tout ce qu'il est possible de faire se résume pour ainsi dire à rien. C'est à peu près aussi déprimant que d'avoir dix-sept ans et de vivre à Chatham dans le Kent. Sauf qu'en plus on est malade. Steven Hamper était malade, dans l'obligation de tenir la chambre, de tenir le lit et de se tenir les tripes pour ne pas dégueuler tout ce qu'il savait. Mettant à profit cette contrainte d'isolement, il réfléchit sur sa vie, sa fatalité accablante. Le fruit de ses réflexions avait un goût amer et tout ce que Steven Hamper était capable de ressentir se cristallisa en une haine du travail, de la famille et de la patrie, une haine solide comme le roc. Il ressassa son échec scolaire et ces sessions de lecture humiliantes, quand son regard butait sur les mots, parce que ceux-ci étaient inaptes à représenter le monde tel qu'il le voyait. Si sa dyslexie contraria son apprentissage de la chose écrite, elle le conduisit à ne plus penser en terme de mots mais en terme d'images, ce qui allait avoir des répercussions. Il se rappela son entrée désastreuse dans le monde du travail, sur les docks de Chatham. Il se résolut à ne plus renouveler l'expérience et à ne plus jamais travailler pour les autres, jamais. Pour ce qui était de sa famille, il eût

préféré ne pas en avoir. Et c'était pas du Dickens. Sévices corporels, harcèlement moral, tous conspiraient à le rabaisser. Qu'il s'agisse de son oncle qui lui fit une chose qui ne devrait pas arriver, même à un chien, ou de son père invariablement perçu comme un empêcheur de grandir en rond, Steven n'avait qu'une seule ligne de défense : la haine, une haine débordante. Le jour où Steven Hamper flanqua une déroutée à son paternel, il fût pris de violente nausée, réalisant à quel point il est difficile de vomir les autres sans se vomir soi-même. Cet acte émancipateur lui fit entrevoir un espoir de renaissance par le biais d'un mode d'expression qui lui appartiendrait en propre et qui serait son inspiration, son instant de grâce, sa rédemption et la régénération de son être. Steven Hamper désigna sa trinité : musique, peinture, écriture; et porté par un feu intérieur intense se consacra à chacune en totalité, ne sacrifiant jamais l'une au détriment de l'autre, car sa santé en dépendait et sur le chemin de la voie, il ne faut négliger aucun détail et mettre toutes les chances de son côté, même si cela nécessite de rompre les liens et de prendre ses distances aussi bien avec l'état civil, les instances baptismales ou son arbre généalogique. Steven Hamper était malade, fatigué, reclus dans sa chambre, reclus en lui-même, et si cela avait été possible, il aurait souhaité se couper du monde encore un peu plus ce soir-là. Un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses. Steven Hamper ferma les yeux. C'est Billy Childish qui les rouvrit."

Ce texte date de l'automne 2003. Il aurait dû servir d'introduction à un article exhaustif sur **Billy Childish**, sa vie, son oeuvre. Je ne l'ai jamais terminé. Les meilleures choses ont une fin, ce texte n'appartient manifestement pas à cette catégorie. Billy Childish, si.

La sortie récente de son antépénultième disque « Acorn man », sous le nom de « Wild Billy Childish & CTMF » est une bonne occasion de récapituler son parcours musical en quelques dates.

Billy Childish, c'est donc :

- * Pop Rivets : 1977-1979
- * Milkshakes : 1980-1987
- * Thee Mighty Caesars : 1987-1989
- * Thee Headcoats : 1989-1999
- * Buff Medways : 2001-2006
- * Musicians of the British Empire : 2007-2011
- * Spartan Dreggs : 2011-2012
- * CTMF : 2013-2014

Plus une production en solitaire et des associations avec Sexton Ming, les Blackhands, les Singing Loins, Dan Melchior, les Delta Men, Downliner Sect, Kyra Lubella, Thee Headcoatees, Holly Golightly, Big Russ Wilkins, Guy Hamper, Jack Ketch & the Crowmen, les Natural Born Lovers, les Stuckists, Thee Stash, les Chatham Singers, les Vermin Poets etc.

Billy Childish puis Wild Billy Childish puis Wild Billy Chyldish puis WBC fait le petit bonheur des archivistes, des collectionneurs, des férus de catalogues et d'annuaires.

Billy Childish a de la constance. Il tape sur le même clou depuis 37 ans. Il tape rarement à côté.

Réduit à sa portion congrue (Wolf Hubbard à la batterie, Nurse Julie à la basse et « The true last gentleman of Rock'n'Roll » à la guitare), CTMF poursuit une oeuvre inlassable à défaut d'être inclassable. « Toujours la même chose, toujours différemment ». « Le son d'hier, demain ». Les formules stéréotypées fusent. On s'en accomode. Damaged Goods, label fidèle, décrit « Acorn man » comme l'un des disques de WBC les plus accessibles.

On est triste pour les précédents.

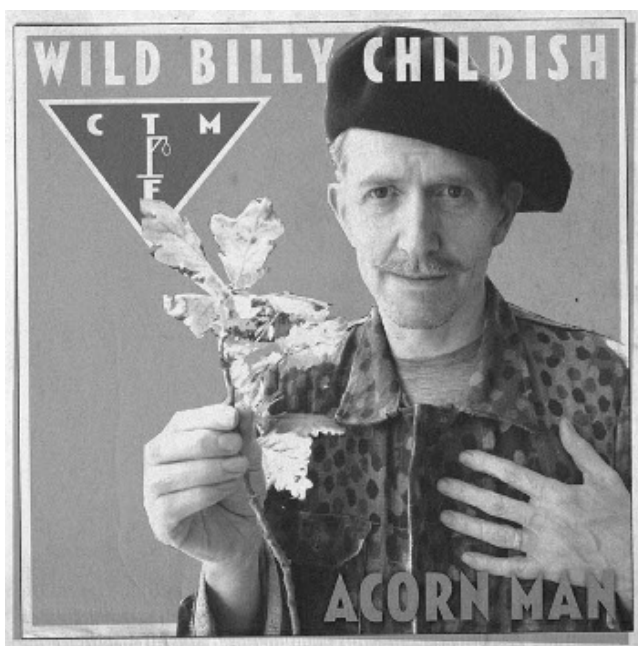
« Acorn man » est le meilleur parce que c'est le dernier (et parce que c'est le meilleur (et parce que c'est le dernier)).

La marquetique renchérit :

« we write the songs, produce the songs, and determine what constitutes success »

« Acorn man » est un succès.

Wild Billy Childish & CTMF : « Acorn man »
(CD/LP - Damaged Goods, 2014)



Ma dernière action généreuse remonte à janvier 2011. Pour un montant qui me donnerait droit, en exclusivité, à une compilation d'inédits et au nouvel album (double) de **Bertrand Betsch**, j'avais cotisé à la souscription lancée à cette période. Souscription destinée à financer l'enregistrement et le pressage du disque. Les temps sont durs pour les artistes et Bertrand Betsch a toujours été doux envers moi. Je reçois au courrier, à l'automne 2012, le CD d'inédits. Je ronchonne un peu. L'album est aussitôt en écoute sur bandcamp, ce qui permet à toutes et à tous de l'enregistrer (sur le même principe que l'enregistrement d'une émission de radio avec un magnétophone à cassettes - pour ceux qui connaissent). La promesse d'exclusivité est rompue, ma fierté élitiste bafouée.

L'automne suivant (2013), je reçois au courrier le double album « La nuit nous appartient ». Cette fois, la promesse d'exclusivité semble tenue. L'album n'est pas proposé sur bandcamp, je peux donc l'écouter sans arrière-pensées, sans ver dans l'usufruit. « La nuit nous appartient », oui, et Bertrand Betsch est mienne propriété, ne chantant que pour moi seul, ce qui est bien le but recherché par le fan solitaire : se rehausser l'estime du col par une attention aussi illusoire que le fan solitaire la veut exclusive. Le disque est solide, légèrement en deça de ses meilleures réalisations (« La soupe à la grimace », 1998 ; « La chaleur humaine », 2005) mais on ne va pas chipoter pour si peu.

Ma joie égoïste ne dure pas. Quelques mois après, l'album est sur bandcamp.

Je ronchonne. Le fan solitaire est généreux mais le fan solitaire n'est pas partageur.

Depuis cette dernière action de mécénat, j'ai des oursins dans les poches. En conséquence, je me limite, comme la majorité de la population, à seulement faire usage de ce que les autres ont déjà volé. J'ai donné. Maintenant je boude.

N.d.HMT : un jour peut-être, je me débarrasserai définitivement de cette encombrante pathologie du demi mensonge. Ce que je viens d'écrire plus haut est tout à fait faux : j'ai fait récemment, en toute légalité, l'acquisition du dernier album des **Dead Brothers**.

Dead Brothers : « Black Moose » (CD/LP - Voodoo Rhythm, 2014)

PUBLICIDAD PUBLICIDAD

Plutôt que d'insérer, comme au numéro précédent, une Ghost Page pour meubler la parité de pagination (au cas — hautement fictif — où le lecteur souhaiterait imprimer le numéro recto/verso, et l'agrafer), on a préféré :

- 1) se faire de la pub
- 2) dévoiler nos outils de fabrication
- 3) ajouter un sommaire

1) Pub

Ce numéro est à 98,5 % une compilation de textes publiés sur <http://hobomindtribune.blogspot.com>

Vous aimez lire, tant mieux.

Le blog propose des EPUB bricolés à la maison (pour les ceusses privilégiés qui possèdent une liseuse).

Vous y trouverez, par exemple, des articles de Jackie Berroyer, des articles de Hervé Prudon, "Les forçats de la route" d'Albert Londres, "Les discrets" d'Arnaud Le Gouëfflec, l'intégrale des textes de Luc Lemaire parus dans Minimum Rock'n'Roll, et une nouvelle écrite par moi et mon ombre, "Le mystère de la lande" (très judicieusement sous-titrée "un mystère raconté par Cosmo Hobo").

2) Fabrication :

Les pages 1, 2 et la dernière ont été faites avec Microsoft (beurk) Word 2003 et converties avec Adobe (beurk) Acrobat. Les autres pages ont été faites avec Scribus. Les images viennent de la toile ou de scan laborieux, elles sont parfois retouchées (mais c'est rare) avec Adobe (beurk) Photoshop Elements ou avec The Gimp. Le PDF final est retouché avec Adobe (beurk) Acrobat puisque je ne maîtrise pas assez Scribus (utilisé expérimentalement pour la première fois). L'OS de l'ordinateur est Microsoft (beurk) XP, tournant sur une machine virtuelle au format VHD, créée avec VirtualBox. Les EPUB du site sont créés avec LibreWriter et l'extension writer2epub, puis retouchés avec Calibre.

L'inspiration vient quand elle veut. Les influences et les crédits sont divers et variés, on évitera de s'étendre leur diversité et leur variété. "Le nez de personne" est une référence non dissimulée à "L'oreille d'un sourd" de Philippe Garnier et "Les yeux de la momie" de Jean-Patrick Manchette.

Le chien va bien, le monde va mal. Moi j'oscille entre les deux.

SOMMAIRE

EDITO

LE NEZ DE PERSONNE #7

"Serena" de Ron Rashp 3-4

"Attrape-Flèche, Mississippi" de Lewis Nordan

.....p 4-6

La chanson la plus triste du monde ...p 6-10

LE NEZ DE PERSONNE #8

"Les arcandiers"p 11-12

"Un peu la guerre" de Jean Rouaudp 13

Emmett Grogan l'a faitp 14-17

Matewanp 17-19

... et leurs enfants après euxp 20-24

LE NEZ DE PERSONNE #9

Batmanp 25-26

Fréquence Mutinep 26-27

Gothic Countryp 27

LE NEZ DE PERSONNE #10

Hank Williamsp 27-28

Coyote Uglyp 29-30

LE NEZ DE PERSONNE #11

Luc Lemairep 30-31

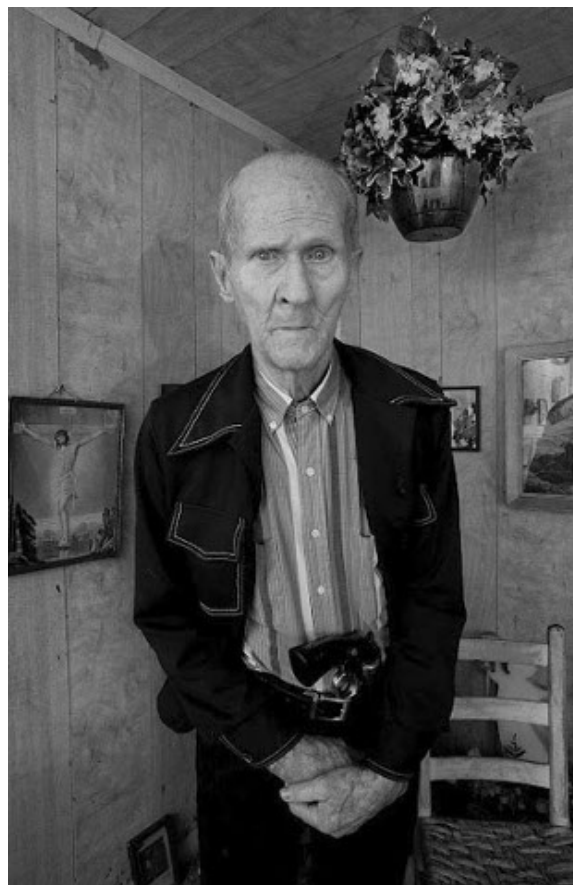
"Louis-François Pinagot" d'Alain Corbin ...p 32

Wild Billy Childishp 33-34

Bertrand Betschp 34

Ghost Page publicitaire & SOMMAIREp 35

Even downloaders get the bluesp 36



hobo mind tribune

Ma vérité sur le dopage (even downloaders get the blues)

« J'ai vraiment été étonné de la réponse à la lettre de G.N. dans laquelle vous dénoncez certaines compagnies de disques ornant leurs pochettes du sigle « Enregistrer les disques chez soi tue la musique »... En effet, pensez à ce qui se passerait si tout le monde achetait des cassettes vierges au lieu de disques. Les compagnies feraient faillites et la musique ne serait-elle pas bien morte ? Qu'en pensez-vous ? » F.Marinier

Bravo F, tu as tout à fait raison. Mais puis-je te faire remarquer que ta lettre ne fait que décrire le premier stade d'une horrible réaction en chaîne. En effet, imaginons que — Dieu nous en préserve — les gens n'achètent plus que des cassettes vierges. Comme tu le disais, les grosses compagnies font faillite. Mais qui dit disparition des maisons de disques dit aussi disparition des attachés de presse. Du coup, l'industrie de la restauration et des alcools, touchées à mort par cet évident manque à gagner, s'effondre à son tour. La masse des Français, privée de son pinard ne supporte plus les programmes de télé et refuse de payer la redevance. Le déficit budgétaire s'agrandit, la Bourse s'affole, les grandes places monétaires du monde entier perdent à leur tour les pédales. Les gouvernements tombent comme des mouches, l'anarchie s'installe, les bombes partent dans tous les sens. C'est l'Apocalypse. La fin du monde. Seuls les rats et les scorpions survivent... C'est pourquoi je propose que, dorénavant le mot d'ordre soit : « Enregistrer les disques chez soi tue l'humanité » ! Youri Lenquette. **Best - juin 1982 - Courriers des lecteurs.**

Par « vérité sur le dopage », j'entends évidemment « piratage ». L'un comme l'autre ont en commun l'usage répandu, le silence hypocrite, la répression encore plus hypocrite, la culpabilité intérieure des usagers, la fausse innocence de façade (sociale) et — surtout — le silence.

Pour une raison relativement simple : le piratage, c'est mal. Le piratage m'a fait du bien et du mal. Le bien gagne à la fin. J'ai eu l'insigne honneur de connaître l'époque épique du tape-trading, et le pratiquer. Vu la modicité de mes moyens financiers et considéré l'éloignement géographique, l'échange de cassettes s'est révélé salvateur, a constitué un appel d'air libérateur.

Puis est arrivé le téléchargement peer-to-peer (Napster, audiogalaxy, Souseek). Un supérieur hiérarchique

acrimonieux, pour des motifs où la mesquinerie le disputait à la jalousie et à la malveillance, a utilisé ce levier pour personnellement me nuire. C'était pour lui une partie facile : le téléchargement était illégal et incompréhensible pour le profane. Ça m'a fait mal mais il m'a rendu, par la même occasion, un fier service.

A cette époque, je téléchargeais peu et achetais beaucoup (disques, livres, BD). Maintenant je télécharge énormément et n'achète quasiment plus rien.

Peu après ma défection monétaire, le deuxième disquaire/libraire de la ville a mis la clef sous la porte. Le premier se maintient encore, essentiellement grâce à la fortune considérable de son propriétaire (et des amitiés bien assises à l'Hôtel de Ville). L'industrie musicale et cinématographique, celle de la bédé et le secteur du livre parviennent à surnager mais je les sens rudement fragilisés par l'absence des mouvements financiers dont j'étais garant, absence dont l'instigateur est donc ce supérieur doué d'un potentiel de nuisance assez conséquent. A moi d'avoir la partie facile : je diffame sans citer de nom. Si vous souhaitez en savoir plus et connaître le nom de l'homme nuisible responsable d'une fermeture de magasin et de l'état actuel catastrophique de l'industrie musicale, cinématographique, de la bédé, du secteur du livre, j'y suis tout à fait disposé et il vous faudra pour cela me faire parvenir une enveloppe affranchie à votre adresse, accompagnée de fortes sommes d'argent.

Voler du pain ou télécharger, c'est pareil : c'est mal. Il n'y aurait rien à rajouter — hormis des cris indignés tels ceux que poussent les télé-évangélistes :

« Envoyez-moi du fric et le mal disparaîtra ! »

Cette histoire est immorale. Aux temps où mes textes s'alourdissaient d'une dose de morale tortueuse, j'avais improvisé une réponse pontifiante à une profession de foi contre le téléchargement (émergent), écrite par le gérant d'un label (par charité, je tairais son nom), lequel concluait sa charge ainsi :

« Alors non, la musique ne peut et ne doit être gratuite parce que c'est tout simplement cela qui nous protège de l'uniformisation, de la bêtise et de la débilité. »

Si seulement...

Ma vérité sur le piratage témoigne de l'exact contraire : c'est la portion de richesse spirituelle acquise grâce à l'odieux vol d'oeuvres musicales, cinématographiques, livresques, qui me rend chaque jour moins débile, moins bête, moins uniforme.

Cosmo

F C
O O
R O
T K
U I
N E
E S

« Je ne suis pas de ceux qui suggèrent qu'on puisse devenir fou en restant une minute tranquillement assis à réfléchir. Je suis de ceux qui l'affirment. »

Robert Benchley



Ce zine est dédié à ceux qui ont grandi dans les années soixante-dix... et à ceux qui n'ont jamais grandi.